



GARDNER
DOZOIS
—PRÉSENTE—

ÉPÉES
ET
MAGIE

NOUVELLE INÉDITE DE
ROBIN HOBB

Pygmalion 

Épées et magie

Anthologie dirigée par Gardner Dozois

Épées et magie

Traduit de l'anglais
par Benjamin Kuntzer

Pygmalion 

Titre original : *THE BOOK OF SWORDS*
Traduction publiée en accord avec Bantam Books,
une marque de Random House,
une division de Penguin Random House LLC.

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook,
Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2017 by Gardner Dozois
Pour l'introduction et les nouvelles : références en fin d'ouvrage.

© 2019, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-7564-2983-0

*Pour George R.R. Martin, Fritz Leiber, Jack Vance,
Robert E. Howard, C. L. Moore, Leigh Brackett,
L. Sprague de Camp, Roger Zelazny et tous les auteurs
ayant un jour brandi une épée imaginaire.
Aussi pour Kay McCauley, Anne Groell et Sean Swanwick,
qui m'ont aidé à vous apporter ceci.*

SOMMAIRE

<i>Introduction de Gardner Dozois</i>	11
K. J. Parker.....	19
<i>Que le meilleur gagne</i>	21
Robin Hobb.....	55
<i>L'Épée de son père</i>	57
Ken Liu	87
<i>La Fille cachée</i>	89
Matthew Hughes	119
<i>L'Épée de la Destinée</i>	121
Kate Elliott.....	155
« <i>Je suis bel homme</i> », dit Apollon Freux	157
Walter Jon Williams	191
<i>Le Triomphe de la vertu</i>	193
Daniel Abraham	227
<i>La Tour moqueuse</i>	229
C. J. Cherryh.....	259
<i>Hrunting</i>	261
Garth Nix.....	293
<i>Une piste longue et froide</i>	295

Ellen Kushner	329
<i>Quand j'étais bandit de grand chemin</i>	331
Scott Lynch	357
<i>La fumée de l'or est la gloire</i>	359
Rich Larson	411
<i>L'Énigme Colgrid</i>	413
Elizabeth Bear	453
<i>Le Mal du roi</i>	455
Lavie Tidhar.....	493
<i>La Cascade, une nouvelle de flingues et sorcellerie</i>	495
Cecelia Holland.....	533
<i>L'Épée Tyraste</i>	535
George R. R. Martin	561
<i>Les Fils du Dragon</i>	565

INTRODUCTION DE GARDNER DOZOIS

Un jour de 1963, je me suis arrêté dans un drugstore en rentrant du lycée (à l'époque, les tourniquets regorgeant de livres de poche de cette boutique étaient l'un des rares endroits où trouver des bouquins ; il n'y avait pas chez moi de librairie à proprement parler) et j'ai repéré une anthologie éditée par D. R. Bensen et intitulée *The Unknown*. Je l'ai achetée et ai été immédiatement captivé. C'était la première fois que je faisais l'acquisition de ce genre d'ouvrage. Une emplette qui produirait des effets à long terme sur ma future carrière, même si je l'ignorais à l'époque. Il s'agissait d'un recueil d'histoires que Bensen avait sélectionnées dans la légendaire (bien qu'éphémère) revue de fantasy *Unknown*, éditée par le tout aussi légendaire John W. Campbell Jr., qui, en même temps qu'il révolutionnait la science-fiction en tant que rédacteur en chef d'*Astounding*, révolutionnait aussi la fantasy dans la publication sœur *Unknown* entre 1939 et 1943, quand le magazine fut achevé par la pénurie de papier causée par la guerre. Au début des années 1960, une décennie durant laquelle le monde de l'édition était encore tapi dans l'ombre du sinistre réalisme social d'après-guerre, il y avait très peu de fantasy disponible à un prix abordable pour la bourse d'un lycéen fauché (en dehors de quelques histoires parues dans des revues de genre comme *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, dont j'ignorais alors l'existence), et la riche moisson des différentes histoires de fantasy proposée dans *The Unknown* a été pour moi une révélation.

La nouvelle qui m'a fait le plus d'effet était un étrange récit largement évocateur de Fritz Leiber baptisé « Le Rivage isolé », dans lequel deux aventuriers apparemment mal assortis – un épéiste géant venant du Nord glacial nommé Fafhrd et un petit homme rusé, intelligent et agile venant des contrées du Sud et surnommé le Souricier Gris – sont contraints d'accomplir une mission vouée à l'échec et semblant destinée à les précipiter vers leur mort (funeste sort auquel ils échappent brillamment). Je n'avais encore jamais rien lu de comparable, et j'ai aussitôt eu envie de me replonger dans ce genre de lecture.

Par chance, je n'ai pas mis longtemps à découvrir une autre anthologie dans les rayonnages du drugstore : *Swords & Sorcery*, éditée par L. Sprague de Camp. Celle-ci contenait non seulement une autre histoire de Fafhrd et du Souricier Gris, mais était consacrée au même genre d'histoire, un sous-genre que Leiber lui-même avait baptisé « épée et sorcellerie ». À l'intérieur, j'ai découvert pour la première fois les aventures de Conan le Barbare, de Robert E. Howard, et celles de Jirel de Joiry, de C.L. Moore, ainsi que des nouvelles de Poul Anderson, Lord Dunsany, Clark Ashton Smith et d'autres. Je suis aussitôt devenu un lecteur éternel d'épée et sorcellerie, allant bientôt hanter les bouquinistes de ce qui était alors Scollay Square, à Boston (désormais ensevelie sous la masse sinistre des bâtiments administratifs), parcourant les piles de vieux magazines poussiéreux en quête d'anciens numéros d'*Unknown* ou *Weird Tales* dans lesquels figureraient des histoires de Conan le Barbare, de Fafhrd et le Souricier Gris ou d'autres héros truculents.

J'avais malgré moi mis les pieds dans le premier grand regain d'intérêt pour l'épée et sorcellerie, un sous-genre de la fantasy qui avait connu un passage à vide de plusieurs décennies, quasiment tous les textes parus dans ces anthologies et dans ces vieux magazines ayant été publiés dans les années 1930 ou 1940, voire plus tôt. À cette période, les histoires commençaient à prendre place dans des lieux de fantasy pure, au lieu de la France du XVII^e siècle ou de pays imaginaires d'Europe centrale, échappant alors aux œuvres de cape et d'épée plus denses et plus anciennes écrites par Alexandre Dumas, Rafael Sabatini, Talbot Mundy ou Harold

Lamb. Après qu'Edgar Rice Burroughs, dans *Une princesse de Mars* et ses nombreuses suites, a envoyé son aventurier John Carter sur sa propre version de Mars, aussi appelée Barsoom, pour y secourir des princes et défier à l'épée des Tharks géants à quatre bras, une forme d'épée et sorcellerie parfois nommée « planet opera » ou « Épée et planète » s'est également développée, essentiellement dans les pages du magazine « pulp » *Planet Stories*, entre 1939 et 1955. Ces deux sous-genres avaient souvent les mêmes références ainsi que les mêmes auteurs, comme C.L. Moore ou Leigh Brackett, et sont à leur tour devenus sources d'influence. Les histoires hautes en couleur qui composent *La Terre mourante*, le classique de Jack Vance également publié à cette époque, relevaient elles aussi techniquement de la science-fiction, mais avec leurs intrusions interdimensionnelles, leurs créatures étranges et leurs mages maîtrisant ce qui pouvait être considéré comme des pouvoirs surnaturels ou la plus pointue des technologies, elles pouvaient aussi bien être considérées comme de la fantasy.

Ce n'est sans doute pas une coïncidence si l'intérêt pour l'épée et sorcellerie, qui s'était tari durant les années de guerre et la décennie suivante, a connu un nouvel essor dans les années 1960, alors que les sondes spatiales Mariner ou Venera nous indiquaient de façon de plus en plus évidente que les autres planètes du système solaire étaient incapables d'accueillir la vie telle que nous la connaissons – il ne pouvait donc pas y avoir de guerriers féroces combattant à l'épée, ni de magnifiques princesses en robe diaphane à secourir. Rien que des amas rocheux nus et dépourvus d'oxygène.

Désormais, qui voulait raconter ce genre d'histoire devait se tourner vers la fantasy.

Durant tout le début des années 1960, le genre épée et sorcellerie a explosé, D. R. Bensen, L. Sprague de Camp et Leo Margulies exploitant les filons que représentaient *Unknown* et *Weird Tales* pour leurs autres anthologies (Bensen – figure importante dans le développement de la fantasy moderne, aujourd'hui trop souvent oublié – était l'éditeur de Pyramid Books et écumait les pages d'*Unknown* pour y dénicher des romans de fantasy classiques à réimprimer, comme *The Incomplete Enchanter* ou *The Castle of*

Iron, de de Camp et Fletcher Pratt). Les premières aventures de Conan ont été rééditées, des nouvelles et romans inédits écrits par d'autres ont paru, Michael Moorcock a entamé sa célèbre série des Elric de Melniboné (encore en cours aujourd'hui), et des imitations évidentes de Conan, comme les *Brak the Barbarian* de John Jakes, ont vu le jour. (À peu près en même temps, Cele Goldsmith, rédactrice en chef des revues *Amazing* et *Fantastic*, commençait à tirer Fritz Leiber de sa semi-retraite pour le convaincre d'écrire de nouvelles histoires de Fafhrd et le Souricier Gris pour *Fantastic*. Quand je m'en suis rendu compte, cela m'a convaincu d'acheter régulièrement en kiosque des magazines de genre, ce qui m'a poussé ensuite à acquérir des revues de science-fiction comme *Amazing*, *Galaxy* et *Worlds of If* – ce qui signifie que, paradoxalement, même si je serais plus tard associé à la science-fiction et m'occuperais moi-même d'une revue de ce genre, je m'y suis d'abord intéressé dans l'espoir de trouver de nouvelles histoires de Fafhrd et le Souricier Gris... même si, pour être honnête, je lisais déjà de la SF, comme les livres « pour enfants » de Robert A. Heinlein et Andre Norton, ou des œuvres comme *Cycle de feu* et – aussi chez Pyramid Books – *Mission gravité*.)

Puis J.R.R. Tolkien est arrivé.

Sa trilogie du *Seigneur des anneaux* est souvent citée aujourd'hui comme ayant, à elle seule, créé la fantasy moderne. Cependant, s'il est certainement difficile de surestimer l'influence de Tolkien – presque tous les auteurs du genre lui ayant succédé ont été immensément influencés par lui, même, malheureusement, ceux qui ne l'aimaient pas et écrivirent en réaction –, d'aucuns ignorent que Don Wollheim a publié la tristement célèbre version « piratée » de *La Communauté de l'anneau* (le premier tome de la trilogie) en poche chez Ace, parce qu'il cherchait désespérément quelque chose – n'importe quoi! – à mettre sous la dent des lecteurs de plus en plus nombreux du genre épée et sorcellerie. La couverture de la version d'Ace de *La Communauté* (Jack Gaughn ayant dessiné un magicien brandissant une épée et un bâton au sommet d'une montagne) indique clairement que Wollheim le considérait comme un livre de ce sous-genre-là, et le message qu'il signe à l'intérieur confirme cette impression en vantant le texte de

Tolkien comme « un livre d'épée et de sorcellerie que tout le monde peut lire avec plaisir et ravissement ». En d'autres termes, aux États-Unis au moins, le public amateur de fantasy a précédé Tolkien au lieu d'être créé par lui comme le voudrait le mythe moderne. Don Wollheim savait pertinemment qu'il existait un lectorat pour ce type d'ouvrage, déjà présent et avide – même si je doute qu'il eût la moindre idée des réactions phénoménales que susciterait ce délicieux morceau d'épée et sorcellerie... Les romans de Tolkien existaient déjà en version reliée et luxueuse en Grande-Bretagne, mais les versions de poche publiées chez Ace – ainsi que les éditions « autorisées » qui paraîtraient plus tard chez Ballantine Books – les ont pour la première fois rendus accessibles aux gamins qui, comme moi et des millions d'autres, pouvaient enfin se les offrir.

Après Tolkien, tout a changé. Le lectorat de fantasy existait peut-être déjà, mais nul doute que Tolkien l'a considérablement élargi. Le succès commercial colossal de son œuvre a en outre ouvert les yeux d'autres éditeurs quant à l'appétit du public pour des textes de ce genre – qui se sont mis à leur tour à chercher de quoi le combler. Voguant sur le succès de Tolkien, Lin Carter a pu créer la première collection de fantasy en poche, « Ballantine Adult Fantasy », qui a permis de réimprimer les œuvres depuis longtemps oubliées et indisponibles d'auteurs comme Clark Ashton Smith, E.R. Eddison, James Branch Cabell, Mervyn Peake et lord Dunsany. Quelques années plus tard, Lester del Rey a remplacé Lin Carter et s'est mis à chercher des textes plus commerciaux, moins élitistes, qui parleraient plus directement à un public avide de découvrir quelque chose qui ressemblerait autant que possible à Tolkien. En 1974, il a ainsi publié *L'Épée de Shannara* de Terry Brooks, et même si nombre de critiques ont jugé qu'il s'agissait là d'une version maladroitement revisitée du *Seigneur des anneaux*, le succès commercial a été au rendez-vous, ainsi que pour ses nombreuses suites. En 1977, Del Rey a aussi réussi un gros coup avec *La Malédiction du Rogue*, le premier tome d'une longue série considérablement plus originale : *Les Chroniques de Thomas l'incrédule*, de Stephen R. Donaldson.

Curieusement, alors que les livres de fantasy commençaient à se vendre mieux que jamais, l'intérêt pour le genre « épée et sorcellerie » a commencé à s'estomper. Ce sous-genre avait toujours été surtout porté par des œuvres courtes, mais, dans le sillage de Tolkien, les nouveaux romans sont devenus de plus en plus longs et ont compté de plus en plus de suites, donnant naissance à ce qui est aujourd'hui souvent considéré comme un sous-genre à part entière, la « fantasy épique ». J'ai parfois du mal à faire le distinguo entre ces deux sous-genres, tous deux situés dans des mondes imaginaires, tous deux mettant en scène des voleurs et des aventuriers armés d'épées, tous deux renvoyant à un univers où la magie et les sorciers plus ou moins puissants existent, de même que des créatures de légende comme les dragons, les géants et les monstres – bien que certains critiques estiment pouvoir les différencier par d'autres critères que la longueur. Quoi qu'il en soit, alors que les ouvrages de « fantasy épique » sont devenus de plus en plus populaires, le genre épée et sorcellerie a peu à peu reculé, sans toutefois jamais disparaître : Lin Carter a publié cinq tomes de la série d'anthologies *Flashing Swords* entre 1971 et 1981 ; Andrew J. Offutt Jr. cinq de *Swords Against Darkness* entre 1977 et 1979 ; Robert Lynn Asprin a entamé en 1978 *Thieves' World*, série au long cours d'anthologies dans un univers partagé ; Robert Jordan a écrit un grand nombre de romans de Conan dans les années 1980, avant de se tourner vers sa série épique *La Roue du temps* ; Glen Cook a donné naissance à une œuvre clairement identifiable au sous-genre épée et sorcellerie (notamment ses récits dans l'univers de la Compagnie noire) durant la même période, tout comme C. J. Cherryh, Robin Hobb, Fred Saberhagen, Tanith Lee, Karl Edward Wagner et d'autres ; Marion Zimmer Bradley a édité de nombreuses anthologies d'épée et sorcellerie centrées sur des aventurières durant les années 1970 ; et Jessica Amanda Salmonson a réalisé des anthologies également centrées sur les femmes, *Amazons* et *Amazons II*, respectivement en 1979 et 1982.

Néanmoins, alors que les années 1980 cédaient la place aux années 1990, l'épée et sorcellerie a continué de s'estomper,

jusqu'à n'être presque plus jamais mentionnée et risquer de sombrer dans l'oubli.

Puis, à la toute fin du XX^e siècle, la tendance a commencé à s'inverser.

Il est difficile de déterminer exactement pourquoi. Peut-être grâce à l'énorme succès commercial du *Trône de Fer*, de George R. R. Martin, initié en 1996, et qui a influencé de nouveaux auteurs en leur montrant une fantasy épique plus crue, plus réaliste, plus violente, dans laquelle les personnages sont souvent si moralement ambigus qu'il est impossible de différencier les bons des mauvais. Ou peut-être qu'une nouvelle génération d'écrivains, amateurs de l'œuvre d'auteurs classiques comme Leiber, Howard ou Moorcock, a pris le relais pour produire ses propres variations sur le sujet.

Quelle qu'en soit la raison, la glace a commencé à fondre. Bientôt, certains se sont mis à parler de « la nouvelle épée et sorcellerie ». Entre la fin du siècle dernier et le début de l'actuel, des auteurs comme Joe Abercrombie, K. J. Parker, Scott Lynch, Elizabeth Bear, Steven Erikson, Garth Nix, Patrick Rothfuss, Kate Elliott, Daniel Abraham, Brandon Sanderson et James Enge se sont fait un nom, de nouveaux acteurs sont nés en plus des historiques comme *F&SF*: le magazine en ligne *Beneath Ceaseless Skies*, la revue papier *Black Gate*, par exemple. De nouvelles anthologies sont apparues, comme la mienne, *Modern Classics of Fantasy*, en 1997, dans laquelle figuraient des histoires traditionnelles d'épée et sorcellerie de Fritz Leiber et Jack Vance ; *The Sword & Sorcery Anthology*, éditée par David G. Hartwell et Jacob Weisman, une rétrospective de certaines des meilleures vieilles histoires du genre ; et *Epic : Legends of Fantasy*, de John Joseph Adams, une anthologie rassemblant des travaux plus actuels d'auteurs plus récents. Surtout, le format court est reparu, rassemblé dans des anthologies comme *Légendes de la fantasy I et II* de Robert Silverberg, puis *Fast Ships*, *Black Sials*, d'Ann VanderMeer et Jeff VanderMeer, et *Swords & Dark Magic, the New Sword and Sorcery*, éditée par Jonathan Strahan et Lou Anders, la première anthologie consacrée à la « nouvelle épée et sorcellerie ».

Subitement, nous nous retrouvons au milieu d'un nouveau regain d'intérêt pour le genre, qui ne s'est pas encore amenuisé alors que nous approchons de la fin de la deuxième décennie du XXI^e siècle. Déjà, une nouvelle génération d'auteurs comme Ken Liu, Rich Larson, Carrie Vaughn, Aliette de Bodard, Lavie Tidhar et d'autres relèvent le défi du genre, l'entraînant parfois dans des directions inattendues – et après eux, des écrivains encore plus jeunes pointent le bout de leur nez.

Alors, que nous l'appelions « épée et sorcellerie » ou « fantasy épique », il semblerait que ce type d'histoires soit parti pour nous divertir encore longtemps.

J'ai édité d'autres anthologies contenant des histoires de nouvelle épée et sorcellerie, comme *Chansons de la Terre mourante*, en hommage à Jack Vance, *Warriors*, *Dangerous Women* et *Rogues* (toutes coéditées par cet autre grand amateur d'épée et sorcellerie qu'est George R.R. Martin), mais j'ai toujours voulu créer une anthologie ne rassemblant que des textes de ce genre, ce que j'ai accompli dans ce *Épées et magie* pour vous présenter le meilleur de certains des plus brillants auteurs actuels, s'étalant sur plusieurs générations littéraires.

J'espère que cela vous plaira. Et je souhaite du fond du cœur que, pour un jeune gamin qui tomberait dessus, cela se révélera aussi captivant et stimulant qu'ont pu l'être pour moi *The Unknown* et *Swords & Sorcery* en 1963 – et qu'un nouveau fan d'épée et sorcellerie naîtra alors et transmettra à son tour cet amour de la fantasy de cape et d'épée dans un futur lointain.

K. J. PARKER

K. J. Parker est l'un des auteurs les plus inventifs et imaginatifs de la fantasy d'aujourd'hui. Il a écrit la trilogie à succès *Engineer* (*Devices and Desires*, *Evil for Evil*, *The Escapement*), ainsi que, précédemment, la trilogie *Loredan* (*Les Couleurs de l'acier*, *Les Ventres de l'arc*, *La Forge des épreuves*) et celle du *Charognard* (*Ombre*, *Motif*, *Memory*). Ses nouvelles ont été rassemblées dans *Academic Exercises*, et il a remporté à deux reprises le prix World Fantasy du meilleur roman court pour *Let Maps to Others* et *A Small Price to Pay for Birdsong*. Parmi ses autres romans, on retrouve *Sharps*, *The Company*, *The Folding Knife* et *The Hammer*. Ses ouvrages les plus récents sont *Savages* et *The Two of Swords*. K. J. Parker a aussi écrit sous son véritable nom, Tom Holt. Il a publié sous cette identité *Expecting Someone Taller*, *Who's Afraid of Beowulf*, *Ye Gods!* et bien d'autres romans.

Dans le texte ci-dessous, il nous offre un regard fascinant sur un élève déterminé cherchant un maître pour l'instruire – avec des résultats étonnants.

Que le meilleur gagne

Il était dans ma lumière. Je ne relevai pas la tête. « Qu'est-ce que vous voulez ? dis-je.

— Pardonnez-moi, mais êtes-vous le forgeron ? »

On a parfois besoin de se concentrer. C'était l'un de ces moments.

« Oui. Partez, et revenez plus tard.

— Mais je ne vous ai pas dit ce que...

— Partez et revenez plus tard. »

Il partit. Je finis ce que j'avais à faire. Il revint plus tard. Dans l'intervalle, je réalisai le troisième pliage.

Le soudage à la forge est une atroce procédure que je déteste. En réalité, je déteste chacune des nombreuses étapes qui permettent d'obtenir l'objet fini. Certaines d'entre elles sont horriblement laborieuses, d'autres sont épuisantes, d'autres encore sont très, très fastidieuses. Dans bien des cas, elles cumulent les trois défauts, un parfait microcosme de l'activité humaine. Ce que j'adore est la sensation que l'on éprouve une fois au bout, quand tout s'est bien déroulé. Rien dans ce monde ne procure autant de plaisir.

Le troisième pliage, c'est... Eh bien, c'est l'étape, dans la fabrication d'une lame d'épée, qui consiste à plier le matériau pour la troisième fois. Le premier pli n'est qu'un assemblage de tiges fines, certaines en fer, d'autres en acier, torsadées ensemble, puis chauffées à blanc et forgées pour ne former qu'une seule bande

épaisse. On torsade alors, on plie, et on recommence. Puis on torsade, on plie et on recommence. La troisième fois est généralement la plus facile : la plupart des impuretés sont tombées sous les coups de marteau, le fondant se tient généralement et la pièce semble adopter plus volontiers la forme désirée. Ça reste un boulot affreux. Ça prend une éternité, et on peut gâcher tout ce qu'on a déjà réalisé à cause d'une fraction de seconde d'inattention. Si on le fait brûler, si on le laisse trop refroidir ou si la moindre écaille ou la plus petite scorie est intégrée. Il faut écouter autant que regarder – traquer ce sifflement caractéristique qui vous indique que le matériau est sur le point de s'abîmer mais encore rattrapable ; c'est l'instant où les bandes d'acier vont fusionner et former une seule et même pièce – on ne peut donc pas discuter en travaillant. Comme je passe l'essentiel de mes journées à la forge, j'ai acquis une certaine réputation d'insociabilité. Peu m'importe. Je serais tout aussi asocial si j'étais laboureur.

Il revint alors que je pelletais du charbon. Je peux parler et pelleter en même temps, cela ne me posa donc pas de problème.

Il était jeune, peut-être vingt-trois ou vingt-quatre ans ; un grand salopard (tous les grands sont des salopards ; je culmine à un mètre cinquante-sept) aux cheveux blonds ondulés évoquant une toison humide, un visage plat, des yeux d'un bleu délavé et une bouche plutôt féminine. Je le pris en grippe au premier regard, parce que je n'aime pas les hommes grands et beaux. Je fais grand cas des premières impressions. Mes premières impressions sont presque systématiquement erronées. « Qu'est-ce que vous voulez ? demandai-je.

— J'aimerais acheter une épée, s'il vous plaît. »

Sa voix ne me plaisait pas non plus. Durant les cinq premières secondes environ, la voix m'importe encore plus que l'apparence. C'est parfaitement sensé, si vous voulez mon avis. Certains princes ont des airs de chasseur de rats, certains chasseurs de rats des allures de prince, même si leur denture les trahit généralement. Mais on peut identifier avec précision les origines d'une personne et le niveau de vie de ses parents après ses deux ou trois premiers mots. C'est infallible. Le gamin n'était pas n'importe qui ; petite

noblesse, ce qui regroupe à peu près n'importe qui, du fermier trop ambitieux aux jeunes frères d'un duc. Ça se perçoit immédiatement aux voyelles. Elles me font grincer les dents autant qu'un grain de sable dans du pain. Je n'aime pas trop la noblesse. La plupart de mes clients en sont issus, et la plupart des gens que je rencontre sont des clients.

« Évidemment », dis-je en m'étirant le dos avant de poser la pelle sur le bord de la forge. « Pour quoi faire ? »

Il me dévisagea comme si je venais de reluquer sa sœur. « Eh bien, pour combattre. »

J'acquiesçai. « Vous partez à la guerre, c'est ça ? »

— Tôt ou tard, sans doute que oui.

— J'évitais, si j'étais vous. » Je le détaillai des pieds à la tête, longuement et ostensiblement. « C'est une vie terrible et dangereuse. À votre place, je resterais chez moi. Je me rendrais utile. »

J'aime étudier leur réaction. Appelez ça mon instinct d'artisan. À titre d'exemple, pour essayer une excellente épée, il faut l'enrouler : on en fixe la soie dans un étau, puis on la tord pour former un cercle, jusqu'à ce que la pointe touche le ricasso ; on relâche, et la lame devrait se remettre parfaitement droite. La plupart des épées de très bonne facture ne supporteront pas ce genre de traitement : c'est un supplice qu'on ne réserve qu'aux meilleures. C'est une épreuve effroyable et cruelle à faire subir à un magnifique objet, mais c'est la seule façon fiable de s'assurer de son tempérament.

En parlant de tempérament : il me toisa fixement, puis haussa les épaules. « Je suis désolé, dit-il. Vous êtes occupé. J'irai me renseigner ailleurs. »

J'éclatai de rire. « Laissez-moi m'occuper de ce feu, et je suis à vous. »

Le feu rythme ma vie, comme une mère et son bébé. Il faut le nourrir, sans quoi il s'éteint. Il faut le baigner – arroser à la louche le tour du foyer pour éviter de brûler la sole. Il faut le pomper après chaque chauffe, je me charge donc de sa respiration, et on ne peut pas lui tourner le dos deux minutes. Depuis l'instant où je l'allume le matin, une heure avant le lever du soleil, à celui

où je le laisse mourir le soir, je le garde sans arrêt à l'esprit, comme quelque chose que l'on surveillerait du coin de l'œil ou un crime qui nous pèserait sur la conscience : même si on ne le regarde pas en permanence, on le tient toujours à l'œil. Il saisira la moindre demi-occasion pour vous trahir. Parfois, j'ai l'impression d'être marié à ce foutu machin.

Effectivement. Je n'ai jamais eu de temps à consacrer à une femme. J'ai reçu quelques propositions – pas de dames directement, mais de leur père ou de leurs frères. Il doit bien valoir une pièce ou deux, se disent-ils, et notre Doria n'est plus toute jeune. Mais un homme s'occupant d'une forge ne peut pas inviter une femme dans sa routine quotidienne. Je fais cuire mon pain sur ses braises, je fais griller mon fromage dessus, je réchauffe une bouilloire pleine d'eau deux fois par jour pour me laver, je fais sécher mes chemises devant. Certains soirs, quand je suis trop éreinté pour parcourir les dix mètres qui me séparent de mon lit, je m'assieds contre elle et m'endors là, pour me réveiller au même endroit le matin, avec un torticolis et une migraine. Si nous ne nous querellons pas à longueur de journée, c'est uniquement parce qu'elle ne peut pas parler. C'est inutile.

Le feu et moi partageons notre vie depuis vingt ans, depuis que je suis rentré de la guerre. Vingt ans. Dans certaines juridictions, on écope de moins que ça quand on est condamné pour meurtre.

« Le mot épée », commençai-je en nettoyant d'un coup de manche la poussière et les cendres qui recouvraient la table, « renvoie à beaucoup de choses différentes. Vous allez devoir vous montrer un peu plus précis. Asseyez-vous. »

Il se percha délicatement sur le banc. Je remplis de cidre deux bols en bois et en déposai un devant lui. Un peu de poussière flottait en surface ; il y en a toujours. Tout dans ma vie est systématiquement accompagné d'une fine pellicule de particules gris sombre, cadeau du feu. Je lui sus gré de faire mine de rien et de siroter sa boisson à la manière d'une fille.

« Il y a l'épée courte pour monter à cheval, énumérai-je, ou le glaive de soixante-quinze centimètres. Il y a l'épée qui va de pair

avec un bouclier, avec une section en diamant aplatie qui s'effile de façon régulière – celle que l'armée appelle le type quinze –, ou l'autre de type quatorze, plus courte, avec une gouttière. Il y a l'estoc, le fauchon, le messer, la rapière ou le sabre ; il y a l'épée à deux mains, l'espadon, la claymore, le type dix-huit, la vraie épée bâtarde, la grande épée de guerre ou le brand d'arçon, même s'il s'agit d'un outil très spécialisé, alors ce n'est sans doute pas ça qu'il vous faut. Et ce ne sont que les principales catégories. D'où ma question initiale : pour quoi faire ? »

Il m'observa, puis avala lentement une gorgée de mon horrible cidre poussiéreux.

« Pour combattre, répondit-il. Désolé, je n'y connais pas grand-chose.

— Vous avez de l'argent ? »

Il acquiesça, plongea la main à l'intérieur de sa chemise et en extirpa une petite bourse en tissu maculée de sueur. Il l'ouvrit, et cinq pièces d'or roulèrent sur ma table.

Il existe presque autant de pièces différentes que de types d'épées. Celles-ci étaient des besants de quatre-vingt-douze pour cent, certifiés par l'empereur. J'en ramassai un. L'ornement du besant est horrible, brut et hideux. C'est parce qu'il n'a pas évolué en six cents ans, étant reproduit encore et encore par des estampeurs ignorants et illettrés. Il ne change pas parce qu'il est fiable. Ils reproduisent les caractères sans connaître les lettres, il n'en reste donc que les formes. C'est d'ailleurs une bonne règle générale : plus la pièce est jolie, moins elle contient d'or ; inversement, plus elle est laide, plus elle a de valeur. J'ai connu un faussaire jadis. Ils l'ont attrapé et pendu parce qu'il travaillait trop bien.

Je posai mon bol sur la pièce et repoussai les quatre autres vers lui. « Ça vous va ? »

Il haussa les épaules. « Je veux ce qu'il y a de mieux.

— Ce serait trop bien pour vous.

— Peu importe.

— D'accord. Vous aurez ce qu'il y a de mieux. Après tout, quand vous serez mort, elle poursuivra sa vie et finira bien par

atterrir dans les mains d'une personne capable de s'en servir. » Je lui souris. « Sans doute votre ennemi. »

Il sourit à son tour. « En d'autres termes, je le récompenserais de m'avoir occis.

— Tout travail mérite salaire, répliquai-je. Bon, puisque vous n'avez pas la moindre idée de ce que vous voulez, je vais devoir choisir pour vous. Pour votre besant d'or, vous aurez une épée longue. Vous savez ce que c'est ?

— Non, désolé. »

Je me grattai l'oreille. « Une lame de quatre-vingt-dix centimètres, expliquai-je. Six centimètres et demi de large au niveau de la garde, qui s'effile pour s'achever en pointe d'aiguille. La poignée est longue comme votre avant-bras, de l'intérieur du coude à la pointe du majeur. Elle ne pèse pas plus de trois livres, et ça vous paraîtra moins parce qu'elle sera parfaitement équilibrée. Elle sera faite pour attaquer d'estoc plus que de taille, parce que c'est la pointe qui l'emporte, pas le tranchant. Je recommande chaudement la présence d'une gouttière – vous ignorez ce qu'est une gouttière, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, vous en aurez une quand même. Ça vous convient ? »

Il me considéra longuement, comme si j'étais la Lune.

« Je veux la meilleure épée jamais conçue, déclara-t-il. Je peux payer plus, si nécessaire. »

La meilleure épée jamais conçue. Le pire, c'est que j'en étais capable. Si je m'en donnais la peine. Ou je pouvais lui en fabriquer une normale et lui affirmer qu'on n'en a jamais vu de meilleure, comment ferait-il la différence ? Il y a peut-être dix hommes au monde capables d'en juger. Moi et neuf autres.

D'un autre côté, j'adore mon métier. Et voilà qu'un jeune imbécile venait me dire : faites-vous plaisir, à mes frais. Et le travail, bien sûr, l'épée en elle-même, existerait encore dans un millénaire, serait vénérée et révérée. Et mon nom serait inscrit sur la poignée. La meilleure jamais conçue. Et si je ne m'en chargeais pas, quelqu'un d'autre le ferait, et mon nom n'apparaîtrait pas dessus.

J'y réfléchis un instant, puis tendis le bras pour attraper deux autres pièces, que je tirai vers moi tel un soc de charrue fendant l'argile.

« D'accord comme ça ? »

Il haussa les épaules. « C'est vous qui vous y connaissez. »

J'opinaï du chef. « En réalité... » repris-je en me saisissant d'une quatrième pièce. Il ne réagit pas. Comme si cela ne l'intéressait pas. « C'est juste pour une épée toute simple, précisai-je. Je ne fais pas de lustrage, de gravure, de sculpture, de ciselage, ni d'incrustation. Je n'enchâsse pas de pierres précieuses sur la poignée, parce qu'elles irritent les mains et finissent par tomber. Je ne fais pas non plus de fourreau. Vous pourrez la faire figoler plus tard, mais c'est vous qui déciderez.

— L'épée toute simple me conviendra très bien », affirma-t-il.

Ce qui m'étonna.

J'ai beaucoup d'expérience avec la noblesse. Celui-là... sa voix correspondait parfaitement, je n'avais donc aucun doute à son sujet, comme si je le connaissais depuis toujours. Ses vêtements étaient simples, de bonne facture, vieux mais bien entretenus ; il avait une jolie paire de bottes, même si je les estimais trop grandes d'une taille – peut-être un héritage. Cinq besants représentaient une somme étourdissante, mais j'avais l'impression qu'il ne possédait rien de plus.

« Laissez-moi deviner, dis-je. Votre père est mort, et votre frère aîné a reçu la maison et les terres. Votre part se résumait à ces cinq pièces. Vous comprenez que les choses sont ainsi, mais vous éprouvez une certaine amertume. Vous vous dites je vais tout claquer sur la meilleure épée jamais créée et je m'en vais gagner ma fortune, comme Robert le Renard ou Boamund. Un truc dans le genre ? »

Un très léger hochement de tête.

« Un truc dans le genre.

— Bien, dis-je. Certaines catégories de personnes ne sont pas trop près de leur argent. Si vous vivez suffisamment pour prendre un peu de plomb dans la cervelle, vous tirerez plus de quatre

pièces d'or de cette lame, et vous pourrez alors vous offrir une jolie ferme. »

Il sourit. « Alors, c'est parfait. »

J'aime les gens qui ne s'offusquent pas quand je les rudoie un peu.

« Pourrais-je regarder ? » demanda-t-il.

Une question qui peut vous attirer un paquet d'ennuis, en fonction du contexte. À l'instar de celle du couple auquel vous venez de penser, ma réponse est généralement non. « Si vous voulez, répondis-je. Oui, pourquoi pas ? Vous serez témoin. »

Il fronça les sourcils. « C'est un choix de mot étrange.

— Comme un prophète dans les Écritures, insistai-je. Quand Il change l'eau en vin, ressuscite les morts ou récite la Loi à partir d'un arbre en feu. Il fallait bien qu'il y ait un témoin dans les parages, sinon à quoi bon ? » (Je me rappellerais plus tard avoir dit ça.)

Cette fois, il hocha la tête. « Un miracle.

— Un truc dans ce style. Sauf qu'on ne s'attend pas à ce qu'un miracle advienne. »

Revenons-en à la guerre. On parle de « la guerre » comme s'il s'agissait d'un endroit : sortez de Périmadeia par la route du nord, tournez à gauche au premier carrefour, à droite au second et, juste après le moulin en ruine, vous ne pouvez pas la rater. Ou au moins un pays, avec sa langue, ses traditions, sa tenue nationale caractéristique et ses spécialités régionales. Sauf qu'en théorie, chaque guerre est différente, aussi individuelle et unique que n'importe quel être humain. Chaque guerre a ses parents, qui l'ont influencée, mais grandit selon sa nature avant d'engendrer sa propre descendance. Mais nous parlons toujours des populations en masse – les Aéliens, les Mézentins, les Rosinholets –, comme si un million d'entités disparates pouvaient être rassemblées en une seule, à la manière dont je torsade et martèle un fagot de tiges de fer pour former un seul ruban. Et quand on les observe bien, les guerres sont précisément cela : des foules de personnes. Mais quand on se trouve à l'intérieur, elles sont toutes différentes. Avec

trois cents mètres de recul, on ne voit qu'une seule forme : une armée, disons, qui s'approche de nous. Nous pouvons baptiser cette forme « l'ennemi » ; c'est le dragon que nous devons abattre pour l'emporter et devenir des héros. Quand elle arrive à notre hauteur, elle se décompose en individus, en une multitude d'hommes distincts qui se précipitent vers nous en agitant une lance pour nous faire du mal, tout aussi terrifiés que nous.

Mais je vais vous révéler un secret : si l'on parle de « la guerre » au lieu de le mettre au pluriel, c'est effectivement qu'il n'y en a qu'une seule. Elle ne se termine jamais. Elle s'étale, comme le métal chauffé à blanc sous les coups de marteau, et elle s'unit avec la guerre précédente et la guerre suivante, pour ne plus former qu'un seul ruban continu. Mon père est allé à la guerre, je suis allé à la guerre, mon fils ira à la guerre, de même que son fils à lui, et il s'agira toujours du même endroit. Comme Boc Bohec. Mon père y est allé, avant qu'ils détruisent le Temple blanc, quand Portavant n'était encore que des champs. J'y suis allé, et Portavant était un marché. Quand mon fils ira, ils auront bâti des maisons sur Portavant. Mais cela sera toujours à Boc Bohec, et la guerre sera toujours la guerre. Le même endroit, la même langue, les mêmes coutumes locales, légèrement déformés par les modes en vogue en matière de bravoure ou de détresse, qui vont et qui viennent au fil du temps. À mon époque, durant la guerre, les poignées étaient incurvées et les pommeaux étaient ronds ou en forme de larme. Aujourd'hui, je réalise essentiellement des gardes en croix droites et des pommeaux en forme de flacons de parfum, qui faisaient fureur au siècle dernier. Il existe des modes dans tous les domaines. Les marées ont beau monter et descendre, la mer reste la mer.

Ma guerre s'est déroulée en Ultramar, ce qui n'est pas un nom de lieu, mais le mot aélien désignant « l'autre côté de la mer ». Ultramar, qui était la raison même de notre combat, n'était pas une terre, une entité géographique. C'était un concept : le royaume de Dieu sur Terre. On ne le trouve sur aucune carte – plus aujourd'hui, c'est certain. Nous avons perdu, et tous les endroits que nous connaissions ont été rebaptisés dans une autre langue que nous ne nous donnerons jamais la peine d'apprendre. Nous n'étions pas là-bas pour le concept, bien sûr, même s'il était

probablement bon à l'époque. Nous y étions pour y voler de quoi faire fortune et rentrer riches comme des princes.

Certains endroits ne figurent pas sur les cartes, pourtant tout le monde sait comment les trouver. Il suffit de suivre les autres, et vous y êtes.

« Il n'y a pas grand-chose à voir à ce stade, lui expliquai-je. Vous pouvez revenir plus tard.

— Ce n'est pas grave. » Il s'assit sur mon enclume de rechange et croqua dans l'une de mes pommes, que je ne lui avais pas donnée. « Qu'est-ce que vous faites avec toute cette ferraille ? Je croyais que vous alliez commencer à travailler sur l'épée ? »

Je me dis il paie beaucoup d'argent, sans doute son entière fortune, il a bien le droit d'être idiot, s'il le souhaite. « Cette ferraille, comme vous le dites, c'est votre épée. »

Il jeta un coup d'œil par-dessus mon épaule. « Mais non. C'est un tas de vieux fers à cheval et de limes cassées en deux.

— Pour l'instant, oui. Mais regardez. »

Je ne sais pas ce que les fers à cheval ont de si particulier ; personne ne le sait. La plupart des gens supposent que c'est le fait d'être régulièrement écrasés contre le sol pierreux, même si c'est faux. En tout cas, les fers font les meilleures épées. Je les chauffai jusqu'à ce qu'ils adoptent une belle couleur cerise, je les retournai sur l'enclume et leur flanquai une rouste à l'aide de mon gros marteau, pour les aplatir et les étirer. Des morceaux de rouille et des écailles volèrent à travers la boutique. C'est un boulot salissant qu'il faut accomplir vite, avant que le fer redevienne gris. Lorsque j'en eus fini avec eux, ils n'étaient plus que de longues tiges rectangulaires épaisses d'un demi-centimètre. Je les posai de côté, puis réitérai la manœuvre avec les limes. Elles sont en acier, un matériau qu'on peut durcir ; comme leur nom l'indique, les fers sont en fer, qui reste mou. C'est le mélange, l'assemblage du dur et du mou, qui fait une bonne lame.

« Qu'est-ce que c'est censé être, maintenant ? Des brochettes ? »

J'avais oublié sa présence. Il était pour le moins patient. « J'en ai encore pour des heures, l'avertis-je. Et si vous alliez faire un

tour jusqu'à demain matin ? Il n'y aura rien d'intéressant à voir d'ici là. »

Il bâilla.

« Je n'ai nulle part où aller, répondit-il. Je ne vous dérange pas, au moins ? »

— Non, mentis-je.

— Je ne vois toujours pas ce que ces espèces de piques ont à voir avec mon épée. »

Et puis merde. Une pause ne me ferait pas de mal. Il n'est jamais bon de travailler quand on est fatigué, on commet des erreurs. Je renversai un seau de charbon sur le feu, l'humectai et m'assis sur le tas à étamper. « À votre avis, d'où vient l'acier ? »

Il se gratta la tête. « De Permia ? »

Pas une réponse si bête. On trouve à Permia des dépôts d'acier naturel. On bocarde les minerais de fer que l'on fait fondre, et du véritable acier à durcir en sort, prêt à l'emploi. Mais il vaut littéralement son pesant d'or, et puisque nous sommes en guerre contre Permia, il est très difficile d'en obtenir. De plus, je le trouve trop cassant, à moins de le tremper pile à la bonne température. « L'acier, lui dis-je, est du fer forgé encore et encore dans un feu de charbon. Personne n'a la moindre idée de comment cela fonctionne, mais cela fonctionne. Il faut à deux hommes robustes une journée entière pour récupérer assez d'acier pour fabriquer une petite lime. »

Il haussa les épaules. « C'est cher. Et alors ? »

— Et c'est trop dur, lui expliquai-je. Si on le fait tomber par terre, ça se fracasse comme du verre. Il faut donc le tremper, afin de le tordre puis de le remettre en place. Mais c'est un matériau capricieux. C'est bon pour faire des ciseaux et des limes, pas terrible pour les épées ou les lames de faux, qui nécessitent un peu de rebond. Alors on le mélange à du fer, qui est mou et malléable. Tissés ensemble, le fer et l'acier annulent leurs défauts mutuels, et on obtient l'alliage recherché. »

Il me dévisagea. « On les tisse ? »

J'acquiesçai. « Regardez. »

Il convient de prendre cinq tiges et de les disposer côte à côte, les unes contre les autres. Une d'acier, une de fer, une d'acier,

une de fer, une d'acier. On les attache solidement à l'aide de fil de fer, comme si on fabriquait un radeau. On les dépose dans le feu, légèrement inclinées, pas à plat. Quand elles sont chauffées à blanc et se mettent à siffler comme des serpents, on les sort et les martèle. Si on s'y prend bien, cela provoque des gerbes d'étincelles blanches et on voit réellement les métaux se souder – c'est une sorte d'ombre noire sous la surface blanche brillante, qui coule tel un liquide. J'ignore de quoi il s'agit réellement, et n'étant pas enclin au mysticisme, je préfère ne pas conjecturer.

Puis on fait chauffer le plateau que l'on vient de créer jusqu'à ce qu'il devienne jaune, on en pince une extrémité dans l'étau, avant de faire tourner l'autre à la manière d'une corde, que l'on replonge à plat dans la forge. On chauffe, on torsade, on aplatit, cinq fois au moins. En théorie, on obtient alors une barre droite et plate, large de deux centimètres et demi, épaisse d'un demi-centimètre, sans la moindre trace de soudure ni de laminage. De cinq objets solides, on en fabrique un. Puis on le fait chauffer et on l'étire, on le torsade et on le soude à nouveau. Vous comprenez maintenant pourquoi je parle de tissage ? Il n'y a plus de fer ou d'acier, aucune puissance terrestre ne pourra jamais plus les séparer. Mais l'acier reste dur et le fer reste souple, ce qui permet à la lame d'être ployée jusqu'à former un cercle si on est prêt à courir le risque.

Je perds la notion du temps quand je travaille à la forge. Je m'arrête quand c'est terminé, pas avant. Puis je me rends compte que je suis épuisé, trempé de sueur et assoiffé, et je mesure combien de braises et d'éclats brûlants ont transpercé mes vêtements pour faire cloquer ma peau. Le bonheur n'est pas dans la réalisation, mais dans l'accomplissement. On assemble dans une obscurité presque complète afin de pouvoir voir ce qui se passe au cœur du feu et du métal brûlant. Je tournai alors les yeux vers la porte et me rendis compte qu'il faisait nuit noire, au-delà du cercle de lumière orange projeté par les flammes. Heureusement que je n'ai pas de voisins, ils ne fermentaient pas l'œil de la nuit.

Lui dormait, cependant, en dépit du bruit. Je lui poussai légèrement le pied et il s'assit bien droit. « J'ai manqué quelque chose ?

- Oui.
- Oh.
- Mais ce n'est pas grave, le rassurai-je. On vient juste de commencer. »

La logique veut que j'aie eu une vie avant de me rendre en Ultramar. Forcément. J'avais dix-neuf ans à mon départ, vingt-six à mon retour. Dans mon ancienne vie, je crois me rappeler une grande maison confortable au fond d'une vallée, des chiens, des faucons et des chevaux, un père et deux frères aînés. Ils étaient peut-être encore là-bas, d'ailleurs. Je n'y étais jamais retourné.

Sept ans passés en Ultramar. La plupart d'entre nous ne tenaient pas six mois. Quelques-uns, les durs à cuire, les incroyables, survivaient jusqu'à trois ans ; on pouvait alors presque voir les sillons laissés sur leur visage par la pluie et le vent, ou plutôt les lits de rivière et les stalactites de sel creusés sur leurs joues. Les gars de trois ans étaient tels des vieillards, pourtant pas un n'excédait vingt-cinq ans.

Après mes trois premières années, j'avais aussitôt rempli pour trois de plus. Puis encore trois, dont je n'avais fait qu'un tiers. Puis j'avais été renvoyé chez moi, en disgrâce. Personne ne rentre jamais de l'Ultramar, l'endroit où les juges expédient les meurtriers pour lesquels la pendaison est un châtement trop doux. Ils n'ont jamais assez d'hommes, sur place, et ils les épuisent à un rythme imbécile, comme un fermier avec son fourrage hivernal par une très mauvaise année. On raconte que l'ennemi récolte nos os sur le champ de bataille et les broie pour en faire de la farine, et que c'est comme ça qu'il obtient de si bonnes récoltes. En Ultramar, la punition habituelle pour les crimes impardonnables est un tour sur le front ; il faut bénéficier de circonstances atténuantes exceptionnelles et faire montre d'un profond repentir pour espérer plutôt la corde. Quant à moi, ils m'ont congédié, en disgrâce, parce que plus personne ne supportait de voir ma tronche. Et, pour être honnête, je ne peux pas dire que je leur en veux.

Je ne dors pas beaucoup. Les gens du village disent que c'est parce que je fais des cauchemars, mais la vérité est que je ne trouve

pas le temps. Quand on a commencé à souder, on ne s'arrête pas. Lorsqu'on a fini le cœur, on a envie de poursuivre et de s'attaquer aux bords, et quand on a soudé les bords au cœur et que la pièce est terminée, il y a toujours un enqueteur pour vous pousser à entamer la suivante. J'ai tendance à dormir quand je suis fatigué, c'est-à-dire environ tous les quatre jours.

Au cas où vous ayez de la peine pour moi : quand la pièce est finie et que je reçois ma paie, je balance l'argent dans un vieux tonneau que j'ai rapporté de la guerre. Je crois qu'il contenait à l'origine des pointes de flèche. Bref, j'ignore combien il y a à l'intérieur, mais il est environ à moitié plein. Je gagne bien ma vie.

Comme je vous le disais, je perds la notion du temps quand je travaille. J'oublie aussi certaines choses, comme les gens. Le garçon m'était complètement sorti de la tête pendant une journée entière, mais dès que je me souvins de lui, je me rendis compte qu'il était toujours là, juché sur l'enclume de réserve, la figure noire de poussière et de suie. Il s'était couvert le nez et la bouche d'un vieux morceau de chiffon noué derrière sa tête, ce qui me convenait d'autant mieux que cela l'empêchait de parler.

« Vous n'avez rien de mieux à faire ? demandai-je.

— Non, pas vraiment. » Il bâilla et s'étira. « Je crois que je commence à piger le truc. En gros, plusieurs brins tissés ensemble sont plus solides qu'un seul. Comme le corps politique.

— Vous avez mangé, récemment ? Depuis que vous m'avez volé cette pomme ? »

Il secoua la tête. « Pas faim.

— Vous n'avez pas assez d'argent pour de la nourriture ? »

Il sourit. « Il me reste un besant d'or. Je pourrais m'offrir une ferme.

— Pas par ici.

— Oui, peut-être, c'est de la terre arable de premier ordre. Mais chez moi, je pourrais acheter une vallée entière. »

Je poussai un soupir. « Il y a du pain et du fromage à l'intérieur, dis-je, ainsi qu'une flèche de lard. »

Au moins, cela me débarrassa de lui pendant quelques instants, et après que j'eus terminé le pliage, je décrétai que j'avais besoin

d'une pause. J'avais trop longtemps regardé le métal chauffé à blanc, je ne voyais presque plus rien en dehors de ces jolies couleurs brillantes.

Il revint avec une demi-miche de pain et tout mon fromage. « Prenez-en un peu », me dit-il comme s'il était chez lui.

Je ne parle pas la bouche pleine, car c'est impoli, j'attendis donc d'avoir avalé ma bouchée. « D'où venez-vous, au juste ?

— Fin Mohec. Vous connaissez ?

— C'est une ville de bonne taille.

— Située à quinze kilomètres au nord de Fin, pour être exact.

— J'ai connu quelqu'un qui venait de Fin, autrefois.

— En Ultramar ? »

Je fronçai les sourcils. « Qui vous a parlé de ça ?

— Quelqu'un, au village. »

Je hochai la tête.

« C'est un joli coin, la vallée du Mohec.

— Pour les moutons, peut-être. Et nous ne sommes pas dans la vallée, mais plus haut dans la lande. Au milieu de la bruyère et des affleurements de granit. »

J'y suis allé. « Et donc, repris-je, vous avez quitté le pays pour chercher fortune ?

— Pas vraiment. » Il cracha quelque chose, peut-être un morceau de couenne dur. On peut se casser une dent sur ce machin. « J'y retournerais sans hésiter, s'il restait quelque chose pour moi là-bas. Où êtes-vous allé en Ultramar, précisément ?

— Oh, un peu partout, répondis-je. Et donc, si vous aimez tant le Mohec, pourquoi l'avoir quitté ?

— Pour venir ici. Pour vous voir. Pour acheter une épée. » Un sourire clairement forcé. « Pourquoi, sinon ?

— Quel usage auriez-vous d'une épée dans les collines du Mohec ?

— Je ne compte pas m'en servir là-bas. »

Les mots étaient sortis précipitamment, telle de la bière que l'on renverse quand un imbécile nous bouscule le bras à la taverne. Il prit une grande inspiration avant de poursuivre : « Du moins, c'est ce que j'imagine.

— Vraiment ? »

Il acquiesça. « Je vais m'en servir pour tuer l'homme qui a assassiné mon père, et je ne pense pas qu'il vive par là-bas. »

Je me suis lancé dans le métier par accident. C'est-à-dire que je suis descendu du bateau venant d'Ultramar, et qu'à cinquante mètres du quai se trouvait une forge. Je possédais un thaler et cinq stuivers de cuivre, les vêtements que j'avais portés sous mon armure durant les deux dernières années et une épée valant vingt anges d'or que je n'aurais jamais vendue, quelles que soient les circonstances. Je m'étais rendu à la forge pour proposer au forgeron de lui donner mon thaler s'il m'apprenait son métier.

« Allez vous faire voir », m'avait-il répondu.

Personne ne me parle sur ce ton. J'avais donc dépensé mon thaler pour acquérir une enclume de troisième main, un ensemble de marteaux peu appropriés, une râpe, un étau sur pied et un seau. J'avais traîné cette saleté d'enclume derrière moi – trois cents livres tout de même – jusqu'à trouver un apprentis à moitié écroulé à l'arrière d'une tannerie. J'avais donné trois stuivers au tanneur pour lui louer l'endroit, acheté pour un stuiver de limes rouillées et deux pains à l'orge, et appris le métier sur le tas, avec la ferme intention de mettre l'autre forgeron au chômage dans l'année.

Il m'avait fallu six mois pour y parvenir. Certes, j'en savais un peu plus que ce que je viens de laisser entendre : quand j'étais gamin, je m'asseyais à la forge pour me réchauffer le matin et j'observais notre homme sur place. Et puis, j'apprends vite. En outre, il fallait savoir s'adapter en Ultramar, notamment pour tout ce qui avait trait à la réparation ou à la fabrication improvisée d'équipement, que nous récupérions généralement plein de trous sur l'ennemi. Quand j'ai décidé de me spécialiser, je ne savais pas si j'allais fabriquer des épées ou des armures. Ça s'est joué à pile ou face. Littéralement. J'ai lancé une pièce, j'ai perdu, et voilà où j'en suis.

Ai-je précisé que je possédais ma propre roue à aubes ? Je l'ai construite moi-même et j'en suis ridiculement fier. Je me suis inspiré d'une que j'ai vue (vue, inspectée, puis incendiée) en Ultramar. Elle est dépassée, avec son diamètre de douze pieds, et

fonctionne grâce à un ruisseau qui dévale à flanc de colline et tombe par-dessus une falaise abrupte là où le coteau s'est effondré. Elle sert à alimenter ma meule et mon marteau à bascule, le seul qui existe au nord de la Vossin, également fabriqué par mes soins. Je suis un petit malin.

On ne peut pas souder à l'aide d'un marteau à bascule, car il faut pouvoir voir ce que l'on fait et sentir le métal s'écouler en lui-même. Du moins, j'en suis incapable ; personne n'est parfait. En revanche, c'est idéal pour modeler le matériau fini, ça évite bien des efforts, même si ça n'empêche pas de devoir sacrément se concentrer. Il faut un toucher délicat. La tête du marteau pèse une demi-tonne. J'ai tellement d'entraînement que je pourrais m'en servir pour briser la coquille d'un œuf à la coque.

J'ai aussi fabriqué des étampes à dégorger, pour créer les gouttières et profiler les bords de la lame. Appelez ça tricher si vous voulez ; pour ma part, j'appelle ça précision et perfection. Le marteau à bascule et les étampes me permettent d'obtenir des lames droites, régulières, plates et progressivement fuselées qui ne s'entortillent pas tels des tire-bouchons quand on les durcit et qu'on les trempe. Parce que chaque coup de marteau a exactement la même puissance que le précédent, et que les étampes ne laissent aucune marge d'erreur, contrairement à ce qui arrive inévitablement quand on essaie de juger à l'œil.

Si j'avais tendance à croire en les dieux, je vénérerais probablement le marteau à bascule, même si je l'ai conçu moi-même. Et ce, pour plusieurs raisons. Premièrement, il est beaucoup plus fort que moi, ou que n'importe quel autre être humain, et il ne se fatigue jamais, deux qualités essentielles pour un dieu. Il agit aussi comme un dieu : il accapare toute l'attention, et on ne s'entend plus penser en sa présence. Deuxièmement, c'est un créateur. Il façonne les choses, transforme des lamelles et des barres de matière première en objets reconnaissables, avec un usage et une vie propres. Troisièmement, et plus significatif encore, il fait pleuvoir les coups, inlassablement, formidablement, il frappe deux fois à chaque battement de cœur. C'est bien ce que font les dieux, pas vrai ? Ils martèlent, et martèlent, et continuent de marteler,

jusqu'à ce qu'on rentre dans le moule ou qu'on se transforme en purée sanguinolente.

« Ça y est ? » demanda-t-il. Je voyais bien qu'il n'était guère impressionné.

« Ce n'est pas terminé. Il faut encore l'affûter. »

Ma meule est aussi haute que moi, un vrai fromage plat et rond de grès. La rivière la fait tourner, ce qui n'est pas plus mal, car j'en serais incapable. Il faut y aller très prudemment, avec un toucher des plus délicats. Cela rogne le métal, en plus de le chauffer, si bien que la moindre fraction de seconde d'inattention suffit à étirer la trempe et à faire ployer l'épée telle une bande de plomb. Mais je suis un véritable artiste de la meule. J'enroule trois épaisseurs d'écharpe autour de mon nez et de ma bouche afin d'éviter de m'étrangler sur la poussière. Je porte des gants épais, car le moindre contact avec la pierre lancée à pleine vitesse vous arrache la peau jusqu'à l'os avant que vous ayez eu le temps de sourciller. Quand on affûte, on est l'œil d'un cyclone d'étincelles blanches et dorées. Elles vous brûlent la peau et embrasent votre chemise, mais il ne faut pas laisser de telles broutilles vous distraire.

Tout ce que je fais nécessite une concentration maximale. C'est sans doute pour ça que je fais ce boulot.

Je ne fais pas de finitions sophistiquées. Comme je dis, si vous voulez un miroir, achetez un miroir. Mais mes lames ont et conservent un fil assez tranchant pour vous raser avec, et elles se tordent sans s'abîmer.

« Est-ce vraiment nécessaire ? » demanda-t-il, tandis que je serais la pointe dans l'étau.

« Non, répondis-je en attrapant la tenaille.

— D'accord, mais si vous la cassez, vous devrez tout recommencer, et j'aimerais partir bientôt.

— La meilleure épée jamais créée », lui rappelai-je. Et il hocha la tête à contrecœur.

Pour ce boulot, je me sers d'un griffon. C'est une sorte d'énorme fourchette qu'on peut utiliser pour plier des rouleaux, si c'est l'idée que vous vous faites d'une vie utile et productive.

Cela éprouve mes dernières forces (je ne suis pourtant pas une mauviette), tout ça pour accomplir un essai susceptible de réduire à néant ce qui m'a habité au point d'occuper les dix jours et les dix nuits écoulés ; un essai que le client n'apprécie que modérément et qui me donne la nausée. Mais je dois le faire. On plie la lame jusqu'à ce que la pointe touche la mâchoire de l'étau, puis on relâche doucement. Une fois libérée, on la pose à plat sur le sommet de l'enclume. On s'agenouille, en quête du moindre rai de lumière entre la lame et l'enclume. Si on en aperçoit un, tout est à refaire.

« Tenez, dis-je, venez regarder. »

Il s'accroupit près de moi. « Qu'est-ce que je dois voir, exactement ? »

— Rien. Il n'y a rien à voir. Justement.

— Pourrais-je me relever, maintenant, s'il vous plaît ? »

Parfaitement droite. Si droite que même la lumière ne pouvait pas filtrer par l'interstice. Je déteste toutes les étapes menant à la perfection, les efforts, le bruit, la chaleur et la poussière, mais quand on l'atteint, on est heureux de vivre.

J'enfilai sur la soie la garde, la fusée et le pommeau, fixai la lame dans l'étau et martelai le bout de la soie pour former un joli petit bouton. Puis je récupérai l'arme achevée et la lui tendis, la poignée en avant. « Terminé, annonçai-je.

— C'est fini ?

— Fini. Elle est toute à vous. »

Je me souviens d'un gamin à qui j'avais fabriqué une épée, le fils d'un comte, deux mètres dix de haut et fort comme un taureau. Je lui avais tendu son épée terminée. Il l'avait fermement empoignée, l'avait fait tourner au-dessus de sa tête et l'avait abattue de toutes ses forces sur la corne de l'enclume. L'arme avait entamé l'outil, avant de rebondir d'une trentaine de centimètres, intacte. Je lui avais alors décoché un coup de poing qui l'avait envoyé valser jusqu'au milieu de la pièce. Espèce d'imbécile, avais-je dit, regarde ce que tu as fait à mon enclume. Il s'était relevé, en larmes. Mais je lui avais pardonné, des années plus tard. On éprouve une certaine excitation à manier une bonne épée pour la première fois. C'est comme si elle vous tirait sur les

mains, tel un chien désirant être promené. On a envie de lui faire fendre l'air et de frapper des choses. À tout le moins, on effectue quelques bottes et parades, au prétexte d'en vérifier l'équilibrage et la prise en main.

Il se contenta de s'en saisir, comme si je lui avais confié une liste de courses. « Merci, dit-il.

— Tout le plaisir était pour moi, répliquai-je. Eh bien, au revoir. Vous pouvez y aller, maintenant », ajoutai-je en le voyant rester immobile. « Je suis occupé.

— Il y avait autre chose », déclara-t-il.

Je lui avais déjà tourné le dos. « Quoi donc ?

— Je ne sais pas me battre. »

Il était né, m'expliqua-t-il, dans une grange sur la lande dominant la maison de son père, à midi, le jour du solstice d'été. Sa mère, qui aurait dû faire preuve de plus de jugeote, avait insisté pour partir en charrette avec sa bonne, afin de porter le déjeuner au groupe de chasseurs au faucon. Les douleurs l'avaient prise, elle n'avait pas le temps de regagner la maison, mais la grange était là, pleine de foin propre, et un ruisseau coulait non loin. Son père, qui rentrait à cheval, le faucon sur le poignet, l'avait vue depuis le chemin, allongée dans le foin avec un bébé sur le ventre. Il avait passé une bonne journée, lui avait-il expliqué. Ils avaient abattu quatre pigeons et un héron.

Son père ne voulait pas se rendre en Ultramar, mais il dépendait du duc et le duc y partait, il n'avait donc pas vraiment le choix. Il se trouve que le duc avait succombé au typhus des camps dans la semaine qui avait suivi leur débarquement. Le père du garçon avait tenu neuf mois ; il s'était fait tuer, par son meilleur ami, au cours d'une rixe de taverne sans rime ni raison. Il était mort à vingt-deux ans. « L'âge que j'ai aujourd'hui, précisa le garçon.

— C'est une histoire bien triste, lui dis-je. Et complètement stupide. Remarquez, toutes les histoires venant de l'Ultramar sont stupides, si vous voulez mon avis. »

Il se rembrunit. « Il y a peut-être trop de stupidité dans ce monde, déclara-t-il alors. Et peut-être que je veux y remédier. »

J'acquiesçai. « Vous pourriez en abaisser substantiellement la quantité en mourant, je vous l'accorde. Mais ne serait-ce pas cher payé ? »

Ses yeux étaient froids et lumineux. « L'homme qui a tué mon père vit encore, reprit-il. Il est bien installé, prospère, heureux, il a tout ce qu'un homme pourrait vouloir. Il a traversé le cauchemar de l'Ultramar, et voilà que l'avenir lui sourit de nouveau. C'est un membre utile et productif de la société, admiré et respecté par ses pairs et ses supérieurs.

— Vous allez donc lui trancher la gorge. »

Il secoua la tête. « Sûrement pas, répondit-il. Ce serait un meurtre. Non, je vais l'affronter à l'épée. Je vais le vaincre, et prouver que je lui suis supérieur. Puis je l'achèverai. »

Je conservai un silence diplomatique pendant quelques secondes. Puis je demandai : « Et vous n'y connaissez absolument rien en escrime ? »

— Rien. Mon père aurait dû me l'enseigner, c'est ce que font les pères. Mais il est mort quand j'avais deux ans. Alors je n'y connais vraiment rien.

— Et vous comptez défier un ancien soldat, avec l'espoir de l'emporter. Je vois. »

Il me regardait droit dans les yeux. Je suis toujours un peu mal à l'aise quand les gens font cela, même si je passe mes journées à toiser du métal chauffé à blanc. « Je me suis renseigné sur vous, dit-il. Il paraît que vous étiez un grand bretteur. »

Je poussai un soupir. « Qui vous a dit ça ? »

— Est-ce vrai ?

— L'imparfait implique un état révolu, lui signalai-je. Qui vous a parlé de moi ? »

Il haussa les épaules. « Des amis de mon père. Apparemment, vous étiez une légende en Ultramar. Tout le monde avait entendu parler de vous.

— La caractéristique principale d'une légende est qu'elle n'est pas avérée. Je sais me défendre, un peu. Mais quel est le rapport ?

— Vous allez m'apprendre. »

Je me souviens d'une fois, en Ultramar, où on démolissait un village. Cela nous arrivait souvent. Ils appelaient ça une

chevauchée, ce qui n'est qu'un terme de cavalerie pour définir le fait d'incendier des granges et de piétiner des poules. C'est censé passer l'envie de se battre à l'ennemi. Curieusement, cela produit un effet rigoureusement opposé. Bref, je me trouvais dans une cour de ferme, la torche à la main, et je m'apprêtais à embraser une meule de foin, comme on faisait toujours. Mais il y avait ce chien. Une petite créature ridicule, du genre qu'on emploie pour attraper les rats, mais qui ressemble elle-même à un rat. Il m'a alors sauté dessus, aboyant à tue-tête, a enfoncé ses crocs dans mon mollet et a refusé de me lâcher. Et je n'arrivais pas à le planter avec mon couteau sans risquer de me l'enfoncer dans la jambe. J'ai donc lâché ma torche et dansé tout autour de la cour, dans l'espoir de l'écraser contre un mur, mais la bestiole n'arrêtait toujours pas. C'était vraiment un toutou ridicule, qui au final l'a emporté sur moi. Je suis sorti dans l'allée en titubant, et le toutou m'a alors lâché pour rentrer chez lui en courant. Mon sergent avait allumé la meule à l'aide d'une flèche enflammée, et je ne l'ai jamais digéré.

Je le dévisageai. Je reconnaissais l'air sur son petit visage rose et idiot. «Vraiment? demandai-je.

— Oui. J'ai besoin de la meilleure épée et du meilleur professeur. Je vous paierai. Je vous donnerai la cinquième pièce.»

Un besant d'or. En réalité, cela s'appelle un *hyperpérion*, ce qui signifie «grande qualité». Nos ennemis nous en ont volé tellement en Ultramar qu'ils ont fini par l'adopter comme monnaie officielle. C'est la conséquence de la guerre : l'ennemi se transforme en vous, et vous vous transformez en lui, telles les tiges de fer et d'acier sous un marteau. Les seuls besants que l'on voit encore ici sont ceux qui ont été rapportés, mais ils ont de la valeur partout. «L'argent ne m'intéresse pas, lui dis-je.

— Je le sais. Moi non plus. Mais si vous payez un homme pour un service et qu'il accepte votre argent, il est obligé de s'exécuter.

— Je suis un piètre professeur, l'avertis-je.

— Ce n'est pas grave, je suis très mauvais élève. Ça va faire des étincelles.»

Si je dois un jour prendre un chien, ce sera l'un de ces terriers chasseurs de rats. Peut-être parce que j'éprouve une certaine

affection pour les créatures agressives, je ne sais pas. « Vous pouvez vous fourrer votre pièce là où le soleil ne brille jamais, lui rétorquai-je. Vous m'avez trop payé pour l'épée. Disons que je vous rends la monnaie. »

L'épée n'est pas une très bonne arme. La plupart des armures y sont imperméables, y compris un simple pourpoint correctement rembourré, elle est trop longue pour être pratique dans une mêlée, trop légère et fragile pour être véritablement contondante. Dans une bataille rangée, je préfère mille fois une lance ou une hache ; en réalité, neuf fois sur dix, on s'en tire mieux avec un outil de ferme du quotidien – une faux, une serpe ou une fourche, à condition qu'elles aient été conçues dans un bon matériau et correctement trempées. Mieux encore, donnez-moi un arc et un homme en armure derrière lequel m'abriter. La meilleure vue sur un champ de bataille est depuis la penne d'une flèche, sous l'aisselle d'un piquier. Pour me protéger sur la route, je privilégie le bâton ; dans les rues ou en intérieur, lorsque l'espace est limité, le couteau dont on se sert pour couper le pain ou peler une pomme peut faire l'affaire. Déjà parce qu'on y est habitué, ensuite parce qu'on sait où le trouver à sa ceinture, sans avoir besoin de regarder.

Les seuls exercices dans lesquels l'épée se distingue sont le combat à l'épée – ce qui, en pratique, se résume au duel, qui est imbécile et hors la loi, ou à l'escrime, qui revient à jouer à se battre, une bonne tranche de rire sans victime, pas ma distraction préférée – et la frime. Ce qui explique, bien sûr, pourquoi nous sommes tous partis en Ultramar avec l'épée à la taille. Certains d'entre nous en avaient une flambant neuve, les plus chanceux en avaient de très anciennes, héritages familiaux valant quatre cents hectares de bonne terre arable, en comptant les bâtiments, le bétail et les métayers. Le truc – ne le répétez à personne –, c'est que les plus anciennes ne sont pas nécessairement les meilleures. L'acier était encore moins bon il y a deux siècles qu'aujourd'hui, et les hommes étaient alors plus costauds, si bien que leurs armes étaient plus lourdes, plus difficiles à utiliser, plus larges et moins pointues, davantage destinées à la taille qu'à l'estoc. Même si cela n'avait pas grande importance : la plupart de ces jeunes fiers-à-

bras mouraient de diarrhées avant même que le soleil ait eu le temps de décolorer leurs habits, et leurs épées étaient revendues pour nettoyer leurs saletés. On pouvait alors faire de vraies affaires, en Ultramar.

« Je ne sais pas enseigner, dis-je, je ne l'ai jamais fait. Alors je vais vous expliquer comme mon père m'a expliqué, parce que je ne connais pas de meilleure méthode. Cela vous va ? »

Il ne me vit pas ramasser le râteau. « Très bien », répondit-il. Je retirai donc la tête de l'outil (elle était mal fixée) et le frappai avec le manche.

Je me souviens précisément de ma première leçon. La principale différence était que mon père s'était servi d'un balai. Pour commencer, il m'en avait violemment enfoncé l'extrémité dans le ventre. Alors que j'étais plié en deux pour rechercher mon souffle, il avait visé la rotule, ce qui m'avait fait tomber. Puis il avait appliqué le bout du manche à balai contre ma gorge avant d'y exercer une pression mesurée. J'arrivais à peine à faire entrer un filet d'air. « Tu n'as pas esquivé », m'avait-il expliqué.

J'avais cinq ans pour ma première leçon, et il était alors plus facile de tout m'enseigner de zéro qu'à un adulte. Je dus lui marcher dans l'intérieur du genou pour le forcer à tomber. Quand il eut fini par recouvrer son souffle, je vis qu'il pleurait ; il était littéralement en larmes. « Vous n'avez pas esquivé », lui expliquai-je.

Il leva les yeux vers moi et s'essuya le nez d'un revers de main. « Je vois, dit-il.

— Vous ne commettrez pas deux fois la même erreur, répondis-je. Dorénavant, chaque fois qu'un autre humain se trouvera assez près de vous pour vous frapper, vous partirez du principe qu'il va le faire. Vous garderez vos distances, ou vous serez prêt à esquiver en une fraction de seconde. C'est compris ?

— Je crois que oui.

— Pas d'exceptions, ajoutai-je. Pas une seule, jamais. Votre frère, votre meilleur ami, votre femme, votre fille de six ans, peu importe. Sans quoi, vous ne deviendrez jamais un vrai guerrier. »

Il me dévisagea un moment, et il me sembla qu'il avait compris. Comme cet instant, dans cette vieille pièce de théâtre, où le Diable propose un pacte au savant, et que ce dernier le ratifie.

« Debout. »

Je le frappai de nouveau alors qu'il n'était pas encore sur ses pieds. À peine plus qu'une tape sur la clavicule, de quoi faire un mal de chien sans risquer de casser quoi que ce soit.

« Tant que c'est pour mon bien, je l'accepte.

— Oh, oui. C'est la leçon la plus importante que vous apprendrez jamais. »

Nous consacraâmes les quelques heures qui suivirent au jeu de jambes ; les traces, d'avant en arrière, et les traverses, d'un côté à l'autre. Chaque fois que je le touchais, j'y mettais un peu plus de force. Il finit par progresser.

Mon père n'était pas un mauvais bougre. Il aimait sa famille de tout son cœur, rien ne comptait plus à ses yeux. Mais sa nature avait un certain... disons, défaut – comme le point froid ou l'inclusion qu'on obtient parfois lors d'un soudage, quand le métal n'est pas tout à fait assez chaud ou qu'un peu de sable ou d'impureté est martelé dans la jointure. Il aimait faire souffrir les autres – cela lui donnait le frisson. Seulement les hommes, pas les animaux. C'était un gardien de bestiaux bien sous tous rapports, un chasseur humain et consciencieux, mais il adorait frapper les gens et les faire couiner.

Je peux le comprendre, d'autant que je suis un peu pareil, bien qu'à un degré moindre – et puis, je maîtrise l'exercice mieux que lui. Peut-être est-ce dans notre sang, à moins qu'il s'agisse d'un souvenir d'Ultramar ; sans doute un peu des deux. Je rationalise la chose en me servant du vocabulaire de la forge. On peut chauffer le métal à blanc, mais on ne peut pas se contenter de poser une couche sur l'autre et d'attendre qu'elles s'amalgament. Il faut les frapper pour les assembler. Précautionneusement, judicieusement, ni trop fort ni trop doucement. Juste de quoi faire crier le métal et lui arracher quelques étincelles. Je déteste toutefois quand ils fondent en larmes. Ça me fait les détester, et je dois fournir de gros efforts pour juguler mon emportement. Bref, vous

comprenez pourquoi je préfère vivre en solitaire. Je sais ce qui cloche chez moi ; et connaître ses propres défauts est le début de la sagesse. Je suis une sorte d'anti-bretteur : je me tiens à distance, en partie pour qu'on ne puisse m'atteindre, mais surtout pour éviter de toucher les autres.

Une fois que l'on maîtrise le jeu de jambes, le reste vient relativement aisément. Je lui enseignai les huit assauts et les sept parades (j'en reste à sept ; les quatre autres ne sont que des variantes). Il les apprit rapidement, à présent qu'il comprenait l'essence – *Ne le laisse pas te faire du mal*, suivi de *Protège-le*.

« Le meilleur moyen de protéger un homme, lui dis-je, est de lui faire du mal. La douleur l'arrêtera net. Tuer ne fait pas toujours l'affaire. Plantez un homme de façon mortelle, il pourra encore vous blesser grièvement avant de tomber. Paralysez-le de douleur, et il ne représentera plus une menace. Vous pourrez alors l'achever ou le laisser partir, à votre guise. »

Je lui fis une démonstration. J'évitai sa garde et lui appuyai sur le ventre avec mon manche de râteau ; un coup fatal, qui le laissa debout. Puis je le frappai au genou, et il s'écroula. « Tuer est sans importance, expliquai-je. C'est la douleur qui permet de remporter le combat. À moins que vous soyez résolu à l'éventrer jusqu'au nombril et à vous lancer dans un mélodrame, ce qui vous coûtera la vie. Lors d'un combat, blessez l'ennemi et intéressez-vous à la prochaine menace. Lors d'un duel, emportez-le et soyez clément. Vous aurez moins de problèmes avec la justice. »

Comme vous l'aurez sans doute deviné, je prenais un plaisir certain à enseigner. Je transmettais un savoir et un savoir-faire précieux, ce qui est en soi gratifiant, je frimais et je frappais un agaçant jeune noble à sa demande. Que rêver de mieux ?

On apprend plus vite lorsqu'on est fatigué, désespéré et souffrant. J'avais découvert cela en Ultramar. Je l'entraînai de l'aube au crépuscule, puis nous allumâmes la lampe pour nous pencher sur la théorie. Je lui enseignai la ligne et le cercle. Instinctivement, on cherche à combattre le long d'une ligne, vers l'avant pour attaquer, vers l'arrière pour se défendre ; on pare, on se fend, on pare. C'est tout faux. Ridicule. Au contraire, il faut se battre en

cercle, effectuer des pas de côté, afin d'éviter que notre adversaire puisse nous atteindre, tout en restant en mesure de le toucher. Ne jamais se contenter de défendre, toujours contre-attaquer. Chaque assaut doit viser la mort ou forcer l'arrêt. Et pour tout mouvement de main, un mouvement de pied simultané – voilà, je vous ai révélé tous les secrets et les mystères de l'escrime, sans avoir eu besoin de vous toucher une seule fois.

« La plupart des combats », dis-je pour lui laisser le temps d'essuyer le sang qui lui coulait dans les yeux avant que nous reprenions, « pour peu que l'un des participants au moins soit raisonnablement compétent, dure entre une et quatre secondes. Au-delà, nous sommes dans la poésie épique. » Ne le jugeant pas encore prêt, je lui décochai un rapide mandiritto sur le côté de la tête. Il recula d'un pas et resta hors de ma portée sans réfléchir ; mon cœur s'égaya quand je contournai sa riposte à temps et fermai la porte à l'aide de la Troisième parade. Jusqu'à présent, il ne m'avait pas touché une seule fois, ce qui était légèrement décevant ; il était cependant passé tout près à quatre reprises en six heures. Très prometteur, en réalité. Il lui manquait simplement l'instinct de tueur.

« La Cinquième parade », poursuivis-je, et il se fendit. Je faillis ne pas déceler sa botte, car il fit passer sa Défense de sanglier pour une Porte de fer ; je ne parvins qu'à tracer rapidement en arrière et à lui faire lâcher son bâton. Puis je le frappai pour m'avoir interrompu pendant que je parlais. Il faillit bien esquiver, mais j'avais vraiment envie de le cogner, il n'y parvint donc pas.

Il eut alors du mal à se relever. Je reculai d'un grand pas pour indiquer une trêve. « Je crois qu'il est temps de rendre compte de vos progrès, décidai-je. Pour l'instant, vous vous en sortez très bien. Vous n'êtes pas le meilleur bretteur du monde, mais vous êtes plus que capable de vaincre quatre-vingt-dix-neuf hommes sur cent. Souhaitez-vous vous arrêter là et vous épargner davantage de souffrances et d'humiliation ? »

Il se mit debout lentement et tamponna sa blessure à l'arcade. « Je veux devenir le meilleur, répliqua-t-il. Si cela ne vous dérange pas. »

Je haussai les épaules. « Je ne pense pas que cela soit possible, déclarai-je. Pour être le meilleur, il faut être prêt à tout perdre. Ça n'en vaut pas la peine. Devenir le meilleur fera de vous un monstre. Contentez-vous d'être bon, vous en serez infiniment plus heureux. »

Il faisait peine à voir, avec ses innombrables plaies et contusions. Néanmoins, malgré tout le sang et sa chair décolorée, il demeurait un beau garçon plein d'espoir. « Je crois que je préférerais continuer encore un peu, si cela ne vous gêne pas.

— Comme vous voudrez », acceptai-je en le laissant ramasser son bâton.

En réalité, il me rappelait beaucoup moi au même âge.

J'étais un garçon effronté et énervant à mon départ pour l'Ultramar. J'avais toujours su que je n'hériterais pas de la terre familiale, puisque j'avais des frères aînés en bonne santé. Cela m'avait sans doute toujours contrarié. Je crois que j'aurais fait un bon fermier. Je n'avais pas peur du dur labeur, je voyais toujours ce qu'il y avait à faire – pas demain, pas quand on aurait cinq minutes, pas quand il cesserait de pleuvoir, mais maintenant, tout de suite, avant que la charpente se brise et que la grange s'écroule, avant que la clôture s'effondre et que les moutons s'en aillent dans les marais, avant que l'avoine pourrisse sur pied, avant que la viande s'avarie ; tout de suite, tant qu'il nous reste du temps, avant qu'il soit trop tard. Au lieu de quoi, j'avais vu l'exploitation tomber peu à peu en ruine – et le déclin et le délabrement sont d'une évolution si paisible ; l'herbe est si lente à pousser entre les pavés que sa croissance est imperceptible, donc pas menaçante. Mais mon père et mes frères ne partageaient pas mon point de vue. J'avais été pressé de m'éloigner d'eux. Je voulais prendre l'épée et me tailler la part du lion. On m'avait dit qu'il y avait de la bonne terre, en Ultramar, qu'avec un peu de labeur elle deviendrait la meilleure au monde.

La meilleure ; un concept qui a dansé devant moi, juste hors de ma portée, toute mon existence. Aujourd'hui, bien sûr, je suis le tout meilleur, dans une petite discipline d'un métier bien

spécifique. Je suis coincé là, cloué sur place par ma propre prééminence, telle une poutre qui me bloquerait la jambe dans une maison en flammes.

Mais peu importe ; j'étais parti en Ultramar pour y devenir fermier. Une fois sur place, j'avais vu ce qu'il en restait après soixante-dix ans de chevauchées réciproques continues. Je l'avais aussitôt reconnu. C'était ce qu'il allait advenir de la terre de mon père, mais à l'échelle d'un macrocosme. Toutes les granges étaient écroulées, toutes les clôtures étaient brisées, toutes les récoltes étaient gâtées, les ronces et les orties hautes comme des hommes envahissaient les bons pâturages ; les effets de la paix et de l'oisiveté accélérés et forcés (comme on peut forcer la croissance de récoltes précoces en les paillant) par les effets déterminants de la guerre. Me tailler une part de ce lion, m'étais-je dit alors ; pourquoi me donner cette peine ? J'avais donc décidé de faire du mal aux gens, à la place.

Le pire, c'est que quand on le fait en temps de guerre, on récolte des éloges. C'est étrange, mais vrai.

En temps de guerre, les possibilités sont si nombreuses qu'on peut se permettre de choisir. On peut se permettre de se contenter de blesser l'ennemi, qui est naturellement bien assez nombreux et dont les troupes semblent doubler quand on en a fini avec les premières. J'avais survécu en Ultramar parce que, pendant un certain temps, je m'amusais follement.

Il y a un truc bizarre, chez les fermiers : ils adorent leur terre, leur bétail et leurs bâtisses, leurs clôtures, leurs arbres, mais si on leur propose de détruire la terre d'un autre, de tuer son bétail, de brûler ses bâtisses, d'écraser ses clôtures, d'arracher ses arbres, ils accepteront toujours après s'être légèrement fait prier. Je crois qu'il s'agit simplement de vengeance : prends ça, l'agriculture, ça t'apprendra. Des volontaires pour une chevauchée ? J'avais levé la main avant d'avoir eu le temps d'y réfléchir.

Puis j'avais fait quelque chose de mal, et j'avais dû rentrer au pays. J'avais pleuré quand ils avaient prononcé la sentence. Je déteste les hommes qui pleurent. Ils m'ont dit qu'ils m'épargnaient la potence en reconnaissance de mes années de service

vallant et honorable. Je ne crois pas. Je crois qu'ils ont juste voulu se montrer particulièrement méchants.

Vint un moment, très soudain et inattendu, où tout fut terminé. J'avais réussi. J'allais pour le frapper – une feinte haute suivie d'un assaut aux pieds –, et il se trouva soudainement hors d'atteinte; puis mon oreille me piqua atrocement, et tandis que j'étais surpris et distrait par la douleur, il m'enfonça dans le ventre la pointe de son manche à balai.

Il n'était pas comme moi. Il recula d'un grand pas pour me laisser recouvrer mes esprits. « Je suis désolé », dit-il.

Il me fallut un bon moment pour regagner assez de souffle pour déclarer: « Non, ne vous excusez pas, quelles que soient les circonstances. » Puis j'adoptai la Première garde. « Encore.

— Vraiment?

— Ne soyez pas stupide. Encore. »

Je le laissai venir, car attaquer est toujours plus difficile. Je le lus tel un livre ouvert, effectuai un pas de traverse puis une volée dévastatrice, ma spécialité; il me toucha au coude pendant mon déplacement, avant de me frapper dans le bas du dos, me faisant perdre l'équilibre et m'étaler de tout mon long.

Il m'aida à me relever. « Je crois que je commence à comprendre le truc », dit-il.

Cette fois, je l'attaquai sans attendre. Je voulais le vaincre plus que tout au monde. J'étais incapable de l'approcher, et il n'arrêtait pas de m'atteindre, doucement, juste pour marquer le coup. Après une grosse dizaine d'assauts, je me laissai tomber à genoux. J'étais à bout de forces, comme si l'une de ses poussées délicates m'avait perforé le cœur. « Je capitule, dis-je. Vous avez gagné. »

Il me considéra avec une sorte de froncement de sourcils perplexe. « Je ne comprends pas.

— Vous m'avez battu, dis-je. Vous êtes le meilleur.

— Vraiment?

— Qu'est-ce qu'il vous faut, un foutu certificat? Oui, vraiment. »

Il acquiesça lentement. « Ce qui fait de vous le meilleur professeur, répliqua-t-il. Merci. »

Je jetai au loin mon manche de râteau. « De rien, répondis-je. Maintenant, partez. Nous n'avons plus rien à faire l'un avec l'autre. »

Il me dévisageait encore. « Suis-je donc véritablement le meilleur bretteur au monde ? »

J'éclatai de rire. « Ça, je l'ignore, mais vous êtes meilleur que moi. Vous êtes donc au moins très bon. J'espère que vous êtes satisfait car, me concernant, l'exercice s'est révélé plutôt inutile.

— Non », répondit-il. Le ton de sa voix me poussa à le regarder. « J'avais un objectif bien précis, rappelez-vous. »

Cela m'avait en effet échappé brièvement. « Ah, oui, dis-je. Vous vouliez tuer l'homme qui a assassiné votre père. » Je secouai la tête. « Vous voulez encore le faire.

— Oh, que oui. »

Je soupirai. « J'avais espéré vous remettre les idées en place, avouai-je. Allons, vous devez bien avoir appris quelque chose. Réfléchissez. Qu'est-ce que cela vous apportera ?

— Je me sentirai mieux, répondit-il.

— Ah. Je ne pense pas. J'ai tué Dieu sait combien d'hommes, tous mes ennemis, et croyez-moi, je ne me suis jamais senti mieux. Cela m'a simplement endurci, forgé le caractère. »

Il sourit. « Et plus c'est dur, plus c'est cassant. Oui, je sais. Votre métaphore filée ne m'a pas tout à fait échappé, je vous l'assure. »

Cela ne me faisait alors plus tout à fait aussi mal, et je respirais presque normalement. « Eh bien, repris-je, j'imagine que c'est quelque chose qu'il vous faut évacuer afin de pouvoir tourner la page. Alors bonne continuation, et bonne chance à vous. »

Il m'adressa un sourire étrange. « J'ai donc votre bénédiction ?

— C'est une façon débile de le formuler, mais si c'est ce que vous voulez, oui. Je vous bénis, mon fils. Voilà, vous avez eu ce que vous vouliez ? »

Il rit. « Vous avez été pour moi comme un père, pendant quelque temps. » C'était une citation connue, même si je n'arrivais pas à en retrouver la source. « Vous pensez que je peux le vaincre ?

— Je ne vois pas ce qui pourrait vous en empêcher.

— Moi non plus, admit-il. C'est toujours plus facile la deuxième fois. » Je n'ai généralement pas la comprenette particulièrement difficile. Mais je dois reconnaître qu'il me fallut quelques instants. Et le temps que je réfléchisse, il reprit : « Vous ne m'avez jamais demandé mon nom.

— Alors ?

— Je m'appelle Aimeric de Péguilhan, répondit-il. Mon père était Bernhart de Péguilhan. Vous l'avez assassiné lors d'une rixe, en Ultramar. Vous lui avez enfoncé le crâne à l'aide d'une bouteille en pierre alors qu'il avait le dos tourné. » Il lâcha son manche à balai. « Attendez-moi ici, reprit-il. Je vais chercher les épées et je reviens tout de suite. »

Puisque je vous raconte cette histoire, vous savez ce qui s'est passé ensuite.

Il possédait la meilleure épée jamais forgée, et je lui avais enseigné tout ce que je savais, jusqu'à ce qu'il devienne meilleur que moi ; il avait toujours été meilleur que moi, comme son père. Presque tout le monde est meilleur que moi, à presque tous les égards. L'une des choses qui le rendaient meilleur que moi était qu'il n'avait pas d'instinct de tueur.

Il s'est néanmoins bien battu, je dois lui accorder ça. J'aurais aimé pouvoir assister à ce combat, au lieu d'y prendre part. Il n'y a jamais eu meilleure distraction, et cela a quelque part été gâché par l'absence de public. Naturellement, on perd toute notion du temps, mais j'estime que nous nous sommes battus au moins cinq minutes, une véritable éternité, et que la victoire s'est jouée à un cheveu. C'était comme affronter son ombre, ou son reflet dans un miroir. Je lisais dans son esprit, il lisait dans le mien. Pour filer un peu plus cette laborieuse métaphore, c'était un parfait amalgame. Enfin, je me le rappelle en ces termes, tout comme je me souviens de mes meilleures œuvres, avec un plaisir non dissimulé, alors que j'ai détesté chaque instant de leur conception.

Quand je me réveille, en nage, au milieu de la nuit, je me dis que j'ai gagné parce qu'il s'est tordu la cheville sur une pierre, et que cet infime avantage m'a suffi. Mais cela n'est pas vrai. J'ai honte d'avouer que je l'ai vaincu dans les règles, grâce à ma plus

grande endurance et mon simple désir de victoire ; mon instinct de tueur. Je me suis créé une minuscule ouverture en feignant une erreur. Il m'a cru et s'est laissé berner. Ce n'était qu'une infime occasion, qui ne m'a pas laissé le choix ; sa gorge est restée exposée une fraction de seconde, me permettant de la lui érafler de ma pointe, grâce à ce que nous appelons un *stramazone*. Je lui ai entaillé le cou, avant de sauter en arrière pour éviter de me faire asperger. Puis je l'ai enterré dans le fumier, entre les os de cochon et les détritrus ménagers.

Il aurait dû l'emporter. Évidemment. C'était plutôt un bon gamin, qui, s'il avait vécu, s'en serait probablement plus ou moins bien sorti ; pas moins bien que mon père, en tout cas, et clairement mieux que moi. J'aime à croire qu'il est mort trop vite pour se rendre compte qu'il avait perdu.

Mais, ce jour-là, je me suis révélé meilleur que lui, et c'est l'essence même de l'escrime. C'est un test simple et infaillible, auquel il a échoué et que j'ai réussi. Le meilleur l'emporte toujours ; car la définition de *meilleur* est *encore vivant à la fin*. Sentez-vous libre de ne pas être d'accord, mais vous auriez tort. Je déteste ça, mais c'est la seule définition qui fasse sens.

Chaque matin, je tousse de la suie noire et de la boue grise, souvenirs du feu et de la meule. Les forgerons ne vivent pas longtemps. Plus on travaille dur, plus on s'améliore, plus on ingère de poison. Ma prééminence me coûtera un jour la vie.

J'ai vendu son épée au duc de Scona pour je ne sais plus combien ; une quantité dépassant l'entendement, mais le duc m'avait dit vouloir ce qu'il y avait de mieux, et il a payé pour cela. D'ailleurs, mon tonneau d'or est désormais presque rempli. Je ne sais pas ce que je ferai quand il débordera. Sans doute quelque chose de stupide.

J'ai peut-être presque tous les défauts du monde, mais au moins, je suis honnête. Vous devez bien m'accorder ça.

ROBIN HOBB

Robin Hobb est l'une des auteures de fantasy les plus populaires du moment, ayant vendu de par le monde plus d'un million d'exemplaires en poche de son œuvre. Elle est surtout célèbre pour ses séries dans l'univers des Loinvoyant, les cycles de *L'Assassin royal* et des *Aventuriers de la mer*. Elle a également écrit *Le Soldat chamane* ou *Les Cités des Anciens*. Elle a plus récemment entamé la rédaction d'un nouveau cycle, *Le Fou et l'Assassin*, dont la publication est encore en cours. Hobb publie aussi sous son nom véritable, Megan Lindholm. On compte sous cette identité *Le Dernier Magicien*, la série des *Ki et Vandien*, le diptyque du *Peuple des rennes*, *Le Dieu dans l'ombre*, ainsi que le roman de science-fiction *Alien Earth* et, avec Steven Brust, le roman à quatre mains *La Nuit du prédateur*. Le dernier livre en date de Lindholm est son recueil « collaboratif » avec Robin Hobb, *L'Héritage et autres nouvelles*.

Dans le récit glaçant qui s'ensuit, FitzChevalerie Loinvoyant se rend dans un village en proie à la guerre des Pirates rouges, où les malheureux habitants sont confrontés à un problème très délicat pour lequel il n'existe que des mauvaises solutions – certaines étant pires que d'autres.

L'Épée de son père

Taura changea de position en haut de sa plateforme de guet. Le froid engourdissait ses membres, et appeler « plateforme » les deux rondins maigrelets attachés au travers de deux branches parallèles était un bien grand mot. Une surface plane aurait été moins éprouvante pour ses fesses et son dos. Elle s'accroupit et vérifia à nouveau la position de la lune. Lorsque celle-ci dominerait le Monticule du Point-de-la-Dernière-Chance, son tour de garde serait terminé et Kerry viendrait la relayer. En théorie.

Ils lui avaient confié le point d'entrée le moins probable du village. Son arbre dominait le chemin qui menait vers l'intérieur des terres et le marché de Solhaut, où ils vendaient leur poisson. Il y avait peu de chances que des forgisés arrivent de cette direction. Ceux qui avaient été enlevés avaient été arrachés à leur maison et emmenés vers la plage. Les villageois avaient été conduits devant leurs bateaux de pêche incendiés et les fumoirs pillés qui leur servaient à conserver leurs prises. Un garçon qui avait pris le risque de suivre sa mère kidnappée avait rapporté que les pirates avaient fait monter leurs prisonniers dans leurs navires et les avaient fait ramer jusqu'à un vaisseau à la coque rouge mouillé au large. Emportés par la mer, ils reviendraient des flots.

Taura les avait vus partir depuis sa cachette, au cœur du gros saule qui dominait la baie. Les pirates avaient semblé capturer les gens sans discrimination. Elle avait reconnu le vieux Pa Grimby, ainsi que Salal Verchêne et son nourrisson. Elle avait également repéré les petits jumeaux Bodby, ainsi que Kelia, Rudan et

Cope. Et son père, qui grondait et chancelait, du sang recouvrant le côté de son visage. Elle connaissait le nom de presque tous les détenus. La Fumerie n'était pas un gros village. Il y vivait peut-être six cents âmes.

Enfin... Il y avait peut-être eu six cents âmes. Avant le raid.

Après qu'ils eurent éteint les incendies, Taura avait aidé à empiler les corps. Elle s'était arrêtée de compter à quarante, et ils ne s'étaient occupés encore que du tas à l'extrémité est du village. Il y avait eu un autre bûcher funéraire près de la jetée branlante. Non, elle n'avait plus rien de branlant. Il ne s'agissait plus que de quelques piliers de bois carbonisés émergeant de l'eau près des coques coulées de la flottille de pêche. L'esquif de son père en faisait partie. Les changements avaient été si brutaux qu'elle avait peine à s'en souvenir. Plus tôt dans la soirée, elle avait décidé de courir chercher chez elle un manteau plus chaud. Puis elle s'était souvenue que sa maison n'était plus que cendres humides et planches calcinées. Et elle n'était pas la seule. Les cinq bâtisses voisines avaient été également détruites, ainsi qu'une dizaine d'autres dans le village. Même la majestueuse demeure de Kelp, encore inachevée, avec ses deux étages, n'était plus qu'une pile de chevrons fumants.

Elle remua une fois de plus sur sa plateforme, et quelque chose la piqua. Elle s'était assise sur son sifflet accroché à son cordon. Le conseil du village lui avait confié un gourdin et un sifflet pour alerter en cas d'approche. Deux coups stridents feraient venir les costauds du village avec leurs « armes ». Ils arriveraient équipés de perches, de haches et de harpons. Jelin viendrait aussi, avec l'épée de son père. Et si ses coups de sifflet ne faisaient arriver personne ? Elle avait un gourdin. Comme si elle allait descendre de son arbre pour essayer d'assommer quiconque. Comme si elle supporterait de matraquer quelqu'un qu'elle connaissait depuis sa plus tendre enfance.

Un martèlement régulier lui monta aux oreilles. Un cheval en approche ? Le soleil était couché, et rares étaient les voyageurs qui se présentaient à La Fumerie à point d'heure, en dehors de quelques acheteurs de poissons qui les rejoignaient à la fin de l'été pour marchander des ombrines à la criée. Mais en plein hiver, et

à la nuit tombée ? Qui viendrait se perdre là ? Elle scruta la fine bande de terre battue qui s'élançait vers les collines verdoyantes de Solhaut, tentant de percer les ténèbres.

Un cheval et son cavalier apparurent. Un unique cavalier et un cheval, lesté d'un ballot inégal sur le pommeau de sa selle et de deux sacoches bombées en croupe. Sous les yeux de la sentinelle, le ballot se tortilla et émit un long gémissement, avant de pousser des vagissements furieux de jeune enfant.

Elle souffla une fois dans son sifflet, le signal convenu pour « il y a peut-être danger ». Le cavalier fit halte et leva les yeux vers son perchoir. Il ne se saisit pas de son arc. Il semblait même faire son possible pour apaiser le bambin qu'il tenait devant lui. Elle se leva, fit rouler légèrement ses épaules pour se départir des raideurs causées par le froid et entreprit de descendre. Quand elle posa le pied par terre, Marva et Carber avaient déjà fait leur apparition. Ainsi que Kerry, qui avait largement dépassé l'heure de la relève. Ils se tenaient sur le sentier avec leurs longues perches, barrant la route au cheval. Ils tentaient d'interroger le voyageur en dépit des hurlements de l'enfant. À la lumière de leurs torches, elle découvrit les traits d'un jeune homme aux cheveux et aux yeux sombres. Son épais manteau de laine était du bleu de Cerf. Elle se demanda ce qu'il transportait dans ses sacoches.

Il finit par crier : « Quelqu'un veut-il bien me débarrasser de ce garçon ? Il dit s'appeler Rognard et être le fils de Kelia ! Il dit vivre à La Fumerie et m'a montré la route. Est-il bien d'ici ?

— Le fils de Kelia ! s'exclama Marva en s'approchant pour examiner l'enfant qui se débattait. Rognard ! Rognard, c'est moi, cousine Marva. Viens me voir ! Viens. »

Alors que l'homme faisait descendre le bambin de sa haute monture noire, le gamin se retourna brusquement pour le frapper et lança : « Je te déteste ! Je te déteste ! Lâche-moi ! »

Marva recula subitement. « Il est forgisé, c'est ça ? Oh, douce Eda, que devons-nous faire ? Il a à peine quatre ans, et c'est le fils unique de Kelia. Les pirates ont dû l'emmener en même temps qu'elle. Je pensais qu'il était mort dans l'incendie !

— Il n'est pas forgisé, répliqua le cavalier avec impatience. Il est juste en colère parce que je n'avais pas de nourriture pour lui. Je

vous en prie. Prenez-le. » Le garçonnet donnait des ruades contre l'épaule du cheval, alternant les vagissements inarticulés et les cris larmoyants destinés à sa mère. Marva s'avança. Peevy lui décocha quelques coups de pied avant qu'elle l'engloutisse dans ses bras. « Rognard, Rognard, c'est moi, tu es en sécurité ! Oh, mon chéri, tu es en sécurité. Tu es gelé ! Tu arrives à te calmer ?

— J'ai faim ! beugla le bambin. J'ai froid. Je me suis fait piquer par des moustiques et je me suis coupé les mains sur des bernaches et Maman m'a jeté du bateau ! Elle m'a jeté par-dessus bord dans les eaux noires comme si elle s'en fichait ! J'ai crié et le bateau m'a laissé dans la mer. Et les vagues m'ont renvoyé vers la côte et j'ai dû grimper aux rochers, et puis je me suis perdu dans les bois ! » Il débitait toutes ses doléances de sa petite voix aiguë.

Taura se glissa furtivement derrière Kerry. « C'est ton tour de garde, maintenant, lui rappela-t-elle.

— Je sais », répliqua-t-il d'un ton dédaigneux en la toisant. Elle haussa les épaules. Elle lui avait rappelé son devoir. Il ne lui incombait pas de s'assurer qu'il s'en acquitte. Elle avait accompli sa mission.

L'étranger mit pied à terre. Il conduisit son cheval jusqu'au village, comme convaincu d'en avoir le droit. Taura vit tous les autres le laisser passer, oubliant complètement de réclamer des explications. Au moins, il n'était pas forgisé. Un forgisé n'aurait jamais aidé un enfant. Il adressa un regard compatissant au bambin dans les bras de Marva. « Voilà qui explique beaucoup de choses. » Puis il se tourna vers Carber. « Le garçon a déboulé de la forêt juste devant mes sabots, en pleurant et en implorant mon aide. Je suis soulagé qu'il ait encore de la famille pour s'occuper de lui. Et navré que vous ayez été pillés. Vous n'êtes pas les seuls. Un peu plus haut sur la côte, Grièche a subi le même sort. C'est là que je me rendais.

— Et qui êtes-vous ? s'enquit Carber d'un ton suspicieux.

— Le roi Subtil a reçu un oiseau en provenance de Grièche et m'a aussitôt envoyé aider là-bas. Je m'appelle FitzChevalerie Loinvoyant. J'ignorais que vous aviez été pillés également. Je ne peux pas rester longtemps, mais je peux vous dire ce que vous avez besoin de savoir pour gérer la situation. » Il éleva la voix pour

se faire entendre de ceux qui s'étaient attroupés au coup de sifflet de Taura. « Je peux vous apprendre à vous occuper des forgisés. Pour autant que nous sachions nous occuper d'eux. » Il considéra chacun des visages rassemblés en cercle autour de lui, puis ajouta avec plus de conviction : « Le roi m'a chargé de porter secours aux personnes comme vous. Que ceux qui sont de garde restent à leur poste, mais réunissez tous les autres. Je dois m'adresser à tous les villageois. Vos forgisés pourraient revenir n'importe quand.

— Un seul homme ? demanda Carber avec colère. Nous signalons à notre roi que nous avons été pillés, que certains des nôtres ont été emmenés par les Pirates rouges, et il ne nous envoie qu'un seul homme ?

— Le bâtard de Chevalerie », intervint un autre. Peut-être Hedley, mais Taura n'en était pas certaine dans le crépuscule naissant. Les derniers habitants vinrent rejoindre le petit groupe qui suivait le messager et sa monture. L'intéressé ne releva pas l'insulte.

« Le roi ne m'a pas envoyé ici, mais à Grièche, précisa-t-il. J'ai effectué un détour pour vous ramener le garçon. Les pirates ont-ils rasé votre auberge ? Si non, je ne serais pas contre un repas chaud et une place à l'écurie pour mon cheval. Nous avons passé la nuit dernière sous la pluie. Et ce serait l'endroit idéal où rassembler tout le monde pour écouter ce que j'ai à vous dire.

— Il n'y a jamais eu d'auberge à La Fumerie. On n'en a pas franchement l'usage. La route s'achève ici, sur la crique. Ceux qui dorment ici passent la nuit dans leur propre lit. » Carber semblait outré que l'émissaire du roi ait pu s'imaginer qu'il y avait une auberge au village.

« C'était le cas avant, le corrigea doucement Taura. Nous sommes désormais beaucoup à ne plus avoir de lit où dormir. » Où allait-elle passer la nuit ? Probablement chez son voisin. Jelin lui avait proposé une couverture devant l'âtre. Sa mère lui avait dit que c'était une chose gentille à faire. Un rapport de bon voisinage. Gef, le jeune frère de Taura, avait répété ses paroles mot pour mot. Et quand Jelin l'avait réclamée, ils lui avaient donné l'épée de Papa. Comme s'ils lui étaient redevables d'avoir fait ce qu'il seyait. L'arme était l'un des rares objets qu'ils avaient sauvés des flammes quand les pirates avaient incendié la maison.

« Ton frère est trop jeune, et tu ne seras jamais assez forte pour t'en servir. Donne-la à Jelin. » Telles avaient été les paroles de sa mère quand elle l'avait sévèrement fait taire après avoir découvert ce qu'ils avaient fait. « Souviens-toi de ce que ton père disait toujours : Fais ce qu'il faut pour survivre et ne regrette rien. »

Taura se rappelait parfaitement l'avoir entendu dire ça. Le jour où lui et les deux hommes de son équipage avaient balancé pardessus bord l'essentiel de leur pêche pour échapper à une tempête soudaine. Taura estimait que c'était une chose d'abandonner quelque chose de précieux pour rester en vie, mais que c'en était une autre de céder son dernier bien de valeur à un fanfaron. Sa mère avait peut-être affirmé qu'elle ne serait jamais assez forte pour s'en servir, mais elle ignorait que Taura pouvait déjà la soulever. À plusieurs reprises, quand son père l'avait sortie le soir pour la nettoyer et la lustrer, il avait laissé sa fille la tenir. Elle avait systématiquement eu besoin des deux mains, mais, la dernière fois, elle était parvenue à la porter et à la brandir devant elle, quoique gauchement. Papa avait laissé échapper un rire bourru. « Le cœur mais pas le muscle. Dommage. J'aurais bien aimé avoir un grand garçon avec ton état d'esprit. » Il avait jeté à Gef un regard en biais. « Ou un garçon avec un esprit, tout court », avait-il grommelé.

Mais elle n'était pas un garçon, et au lieu d'avoir la carrure et la force de son père, elle était minuscule, comme sa mère. Elle était en âge de travailler sur le bateau avec lui, mais il ne l'avait jamais emmenée. « Pas de place sur le pont pour un moussaillon pas assez robuste pour accomplir toutes les tâches d'un matelot. Dommage. » Et cela s'était arrêté là. Néanmoins, plus tard dans le mois, il l'avait une nouvelle fois laissée soulever l'épée dégainée. Elle l'avait agitée à deux reprises avant que son poids en précipite de nouveau la pointe vers le sol.

Et son père lui avait souri.

Mais à présent, Papa était parti, emmené par les Pirates rouges. Et elle ne possédait plus rien qui lui eût appartenu.

Taura était l'aînée ; l'épée aurait dû lui revenir, qu'elle soit ou non capable de s'en servir. Mais vu le tour qu'avaient pris les événements, elle n'avait pas réellement eu son mot à dire. Après avoir traîné les dépouilles jusqu'au bûcher, elle était revenue chez